TOUS LES VENDREDIS

ciné-mondial

4 F.

Nº 23. — 16 JANVIER 1942.

PIERRE FRESNAY vient de faire une remarquable composition dans *"Mamouret"* (Le Briseur de chaînes) un film de J. Daniel Norman tiré de la pièce de Jean Sarment.

Photo Pathé.

INSTANTANÉS

Pour présider la fête organisée par la firme de production "Régina", le père Noël a revêtu sa belle robe blanche et sa grande barbe...

LE PÈRE NOËL CHEZ RÉGINA

Tous les collaborateurs de Régina-Distribution et leurs enfants ont fêté Noël l'autre dimanche en une réunion intime, des plus réussies, à laquelle les avaient conviés M. Arys Nissotti, président directeur général de **Régina,** et Madame, qui, avec bonne grâce, avaient organisé cet heureux après-midi.

Un magnifique arbre de Noël, dressé dans les bureaux de la firme, avenue des Champs-Elysées, faisait l'admiration des enfants ; et lorsqu'un père Noël, un père Noël en chair et en os, apparut avec sa hotte lourdement chargée de jouets de toutes sortes, et qu'aidé par Mme Arys Nissotti il distribua, ce fut chez le petit monde une immense joie.

M. le Dr Diedrich, chef de la Section Cinéma de la Propagandaabteilung Frankreich, et M. Raoul Ploquin, directeur responsable du Cinéma Français, avaient répondu à l'invitation de M. Arys Nissotti, qui les reçut, entouré de ses directeurs et chefs de services, MM. Dalard, directeur administratif ; Martin, directeur commercial ; Lienhart, inspecteur des Agences ; Devaux, chef de la comptabilité, ainsi que de tous ses collaborateurs.

Avant la distribution des jouets, M. Dalard, en quelques mots, dit l'effort de M. Arys Nissotti et de son associé, M. Pierre O'Connell, pour redonner toute son activité à une grande Société en sommeil et il annonça des initiatives sociales hautement louables : création d'une Mutuelle-Régina pour le personnel, Assurance-groupe, participation aux bénéfices de tous, lorsque la situation financière de la Société le permettra. Enfin, M. Dalard eut un mot pour les collaborateurs prisonniers à qui **Régina** adresse chaque mois une gratification de cinq cents francs.

M. Arys Nissotti, en quelques mots, après avoir remercié le Dr Diedrich et M. Raoul Ploquin de s'être joints à lui, tint à rendre hommage à l'effort constant de son associé, M. Pierre O'Connell, qui s'était excusé de ne pouvoir assister à la réunion et souhaita à tous un heureux Noël.

Tandis que les petits, après un goûter savoureux, « essayaient » les jouets de Noël, les « grands » étaient conviés par Mme Arys Nissotti à un excellent buffet.

LES VOYAGES FORMENT... LES VEDETTES

Parodiant un dicton fameux, on pourrait écrire : « Dis-moi quelle est ta voiture, et je te dirai qui tu es !... » Cela est surtout vrai dans le monde du cinéma.

Sur la belle route luisante de Paris à Joinville, une file d'autos glissait autrefois dans une odeur d'essence, un tintamarre de trompes, vers ces paradis artificiels que sont les studios.

On y reconnaissait, comme une scène indiscutée, la Chrysler de la vedette aux lignes aérodynamiques, au klaxon aigu, au chauffeur galonné. Devant elle s'effaçaient, une à une, la voiture découverte du metteur en scène, souvent à court de souffle comme son propriétaire ; celle du directeur de production, du chef de publicité, de l'assistant et de l'opérateur. Malgré l'audace de son pilote, la petite Simca du journaliste n'arrivait pas à suivre le train... Seul, le grand autocar des figurants parti « à temps » comme la tortue du fabuliste, en dépit de son allure bonhomme, de sa silhouette encombrante, était le premier aux portes du studio...

...Maintenant, tout cela a bien changé. La belle route est quasi déserte, et le silence est retombé sur le bois qui la borde...

Pourtant, on tourne à Saint-Maurice, on tourne à Joinville... Regardez bien le « bus » vert qui passe de temps à autre — pas trop souvent — sur la belle route. Ce n'est point le Char d'Apollon, mais il transporte des étoiles...

Et c'est là la deuxième étape d'un voyage pittoresque que les « Gens du cinéma » ne craignent pas d'effectuer deux fois par jour pour les besoins de leur métier, tout pareils à l'ouvrier, à l'employé, à vous-même...

La première partie s'est déroulée dans le métro. Toutes les lignes semblent converger vers celle du « Château de Vincennes » dont le wagon de tête est devenu, dans certaines rames connues de ses habitués, un parloir, une antichambre, un salon où l'on cause, où l'on papote, voire même où l'on répète entre soi, ou in petto...

Les gens de cinéma, qui sont toujours pressés, mettent à profit ces quelques vingt minutes de trajet pour discuter, échanger des critiques, répandre des projets dont ils sont toujours pleins, conclure des engagements...

Un goûter réunit ensuite les enfants... On n'oubliera pas de sitôt le Noël 1941.

Le C. O. I. C. a pensé, lui aussi, aux enfants du Cinéma... Et c'est le sympathique Jean Tissier qui préside à la distribution des jouets.

Des intrigues se nouent dont le commun des mortels ne saura rien. Des scenarii se bâtissent au rythme du métro ; des films s'échafaudent qui, peut-être, crouleront demain, comme des châteaux de cartes...

Mais la voiture n° 1 est pleine à craquer, de rêves, d'espoirs, d'ambitions et d'illusions...

Ça ne coûte qu'un franc trente...

Le metteur en scène est là, très entouré on le devine. La vedette féminine arbore avec fierté un adorable petit bibi, un manteau de fourrure de grand prix. Assistants et techniciens parlent de métier et tout ce monde-là coudoie sans rancune les petits rôles, les figurants, les électriciens et les machinistes.

Les histoires succèdent aux histoires, les stations aux stations. On arrive enfin, au bout de la nuit, c'est-à-dire au bout de la ligne... Mais le voyage n'est pas fini. Il faut grimper des marches, se hâter vers le gros autobus vert, faire la queue patiemment, car il n'y a pas encore de voiture spéciale... Et l'on reprend place, en s'entassant un peu dans le véhicule pétaradant !

Là encore, pourtant, on intrigue... pour s'asseoir en face du régisseur ou approcher le metteur en scène. Trois jeunes figurantes observent l'assistant. Et si le regard de celui-ci se pose une seconde sur le petit groupe, chacune des trois croit aussitôt sa fortune faite.

— Il m'a regardée... Je suis sûre qu'il a remarqué mon profil...

— Mais, moi aussi, il m'a regardée !... Il m'a même souri. Je le connais bien. Il est gentil ; c'est lui qui répète toujours qu'il faut s'occuper des figurants sérieux...

— Si l'on pouvait décrocher un petit rôle...

L'autobus continue sa route, cahotant sa cargaison de rêves...

Ça ne coûte que 2 fr. 40.

La vedette s'amuse comme un enfant des blagues que lui racontent ses deux voisins. Le metteur en scène remarque la physionomie d'un jeune garçon que le vent décoiffe. Songe-t-il à lui offrir un rôle dans son prochain film marin ?

La vedette masculine jette un regard vers la foule de ses admiratrices. Et les machinistes, en groupe compact, entretiennent les figurants — toujours eux — des difficultés du métier — toujours lui.

— Eh, oui, c'est dur, avec toutes ces matières premières qui manquent. L'autre jour, j'ai eu de la peine à faire un malheureux petit raccord sur le B, parce qu'il manquait 3 cm. de fil de cuivre.

On dit, on se plaint, on se renseigne, on est quand même plein d'espoir et de courage... on tourne. Alors, tout va bien !

Et le journaliste ? Que fait-il ? Lui aussi prend le métro, l'autobus des vedettes. Il observe, il écoute, il se mêle à tous les groupes, attrape ici une confidence, glane là une anecdote, griffonne des signes sur son calepin, perd pied à un arrêt brusque, écrase plusieurs orteils, se confond en excuses devant une figurante... Il s'aperçoit ensuite que c'est la petite Jacqueline qui a seulement changé de coiffure. Absorbé par le « papier » sensationnel dont il réunit les éléments, il perd son stylo et le retrouve sous le talon du chef accessoiriste. Enfin, au dernier arrêt, il descend...

Comme tout le monde.

S. Guibert.

A L'ATTENTION DE NOS LECTEURS

Les restrictions de papier nous obligent à supprimer notre numéro de la semaine prochaine, 23 JANVIER.

Notre prochain numéro paraîtra le 30 JANVIER et contiendra des articles sensationnels. Toutes les semaines : 4 francs !

Le concours des "Petites Filles", organisé par la S. P. C. sous les auspices de notre journal, a obtenu un grand succès. Voici une concurrente.

Le jury réunissait producteur et metteur en scène : MM. Tramichel, Paul Mesnier, Daniel Norman, ainsi que les représentants de « Cinémondial ».

Photos N. de Morgoli et Membré.

Lettre à Brigitte

Sur JEAN GRÉMILLON, MICHELINE PRESLE, MARIE DÉA

Insatiable, agacée de rester éloignée des écrans parisiens, Brigitte, dans sa dernière missive, me mitraille de questions. Elle me dit cependant, en post-scriptum, qu'elle marche de mieux en mieux, encore qu'elle doive toujours s'aider d'une canne. Elle ajoute :

« En m'entendant clopiner dans la maison, je me prends pour le pirate borgne à la jambe de bois des anciens films d'aventures et de moins vieux dessins animés. L'effet sonore est très réussi dans la salle à manger, et si impressionnant quand je monte à ma chambre que je me fais presque peur, dans le noir... »

Brigitte a la plume facile et comme elle ne m'écrit pas tous les jours, je gage qu'elle a profité de son repos forcé pour concevoir quelque projet de scénario, et sans doute sur un sujet maritime, car...

« ...je viens de lire plusieurs récits de mer, et en particulier **Remorques**. Je me représente très bien le film qu'on a pu tirer du bon bouquin de Roger Vercel. Mais je me demande si cela ressemble à ce que j'imagine. D'abord les adaptateurs ont la manie de tout changer ; et puis, en tout cas, le remorqueur de haute mer devient certainement tout petit à côté de la question sentimentale. Il a fallu, je pense, considérablement développer pour Mlle Morgan un personnage qui tient fort peu de place dans le roman. Et si c'est Jacques Prévert qui a écrit le dialogue, les amoureux ne doivent pas être muets... »

Je coupe le papier sous la plume de Brigitte puisqu'il est inutile de lui laisser faire la critique d'un film supposé quand elle veut des précisions sur l'ouvrage réel.

Ne crois pas, Brigitte chère, que l'océan, la vie à bord du **Cyclone** et la dure tâche de ramener au port des navires en perdition soient mises à l'arrière dans ce film vigoureux. Et ce n'est pas la faute des adaptateurs si l'on n'y assiste pas à la lutte entre le **Cyclone** et son concurrent. C'est un inexplicable courant d'eau de Vichy qui a emporté le remorqueur hollandais... **Remorques** est ainsi privé du puissant élément épique qui donne son plus grand intérêt au livre. Mais sache que le film a été fait par des amoureux de la mer pour qui la plainte de la corne de brume et les violences majestueuses de la tempête ont une signification très précisément dramatique en plus de leur pittoresque.

Tu avais tout juste l'âge de raison quand Jean Grémillon débuta avec un certain **Tour au Large,** sorte de morceau de musique d'images et non documentaire, qui décelait déjà le tempérament caractéristique d'un véritable homme de cinéma. La demi-heure de projection écoulée devant cette promenade en mer et parmi les rochers, les spectateurs des premiers rangs se passaient la langue sur les lèvres et y trouvaient un goût de sel...

Pour arriver jusqu'au cargo en perdition, le bâtiment commandé par Jean Gabin traverse un tourbillon qui ne laisse pas non plus l'écran vide... ni sec.

Entier, opiniâtre, Jean Grémillon n'a pas fui les difficultés de réalisation ; et tu sauras gré sans doute à ce metteur en scène de bonne race, perfectionnant le souci de vérité qu'il montre depuis **La Petite Lise,** en passant par **Gueule d'Amour** et **L'Etrange M. Victor,** de toujours situer les moindres épisodes. Ainsi les interprètes n'ont-ils pas l'air de passer dans un décor, mais de vivre quelque part.

Le film se passe à Brest, décor déjà inondé de mystère, et partout cette ville passionnante est présente : sur le balcon à ouvent d'un appartement du Cours Dajot aussi bien qu'en sortant d'un café de la rue Pasteur, au-dessus de l'Arsenal.

Le maître opérateur Thirard est encore plus à son aise en extérieur qu'au studio et Grémillon lui a demandé les plus belles vues de sa carrière déjà remplie. J'attire là ton attention moins sur les images de mer que sur une certaine promenade des amoureux : sur le sable pâle où file l'ombre de nuages rapides comme les bouffées d'une fumée de mauvais présage.

Tu verras le jeune visage de Michèle Morgan rafraîchi encore par une brise qui emmêle et boucle ses cheveux d'abord bien lissés. Elle parle, et Jean Gabin, écoutant surtout les battements de son propre cœur, goûte l'instant qui passe, percevant le bonheur qui surgit et va se retirer, presque aussi vite, hélas ! avec le reflux.

Quand ce ne serait que pour ces minutes, amie Brigitte, tu dois inscrire le nom de leur créateur en lettres rouges sur ton petit carnet d'honneur.

Tu mettras, d'autre part, le nom de Micheline Presle en bonne place parmi nos fantaisistes.

Tu voulais savoir si, dans **Histoire de Rire,** elle supporte la comparaison avec Alice Cocéa. Bien sûr, le charme de celle-ci est plus complexe et sa coquetterie plus experte. Marcel L'Herbier a eu la bonne idée de pousser la « petite Adé » sur la pente de la farce. Le dangereux tour qu'elle joue à son mari, elle le joue comme une fillette mécontente de son danseur un soir de bal — enfant gâtée, impatiente et frivole, qui chauffe dans son petit cœur la graine d'une aventure de grande personne.

Donc, voilà cette jeune actrice menue, vive et délurée, prête à tenir toutes les promesses qu'on lui demande, — pourvu, toutefois, au moins pour un temps, qu'on ne l'entraîne pas hors de son chemin : celui de la comédie, voire du burlesque.

La comédie n'exclut pas la tendresse ; mais qu'on laisse donc ce joli lutin rire, persifler, secouer ses boucles et faire mille tracasseries, qu'on lui choisisse les chemins les plus accidentés à condition qu'ils serpentent sous le soleil. Dans la gaîté, on ne verra pas Micheline Presle accrocher sa robe aux ronces ni la fatigue souligner ses yeux de poupée qui ne connaît de l'amour que le jeu, elle a des ailes d'argent aux pieds.

En revanche, je souhaite à Marie Déa de s'arracher à des frivolités qui la désavantagent. Le rôle d'Hélène, rappelle-toi, est le plus difficile de la pièce d'Armand Salacrou. Au quatrième acte, cependant, on s'aperçoit que c'est le plus important : sans elle, rien ne serait arrivé. C'est le « réactif » qui détermine la conduite des autres personnages. Au théâtre, après s'être effacée longtemps, elle s'installe au centre de la scène et tous tournent autour d'elle. Suzet Maïs, alors, ne se reposait plus seulement sur son adresse de comédienne consommée. On la voyait assister à sa propre faillite, consciente de son destin, pathétique, épiant l'homme qui, devant elle, en un instant, cesse de l'aimer. On se taisait, on était touché.

Au cinéma, tout cela est un peu bousculé : Hélène devient un caractère accessoire et Marie Déa n'a guère que deux ou trois plans, isolés mais trop brefs, pour montrer son inquiétude, son émotion, puis une sorte de honte et de dégoût quand son mari la fait tomber dans un piège et écarte d'elle son amant : Jean-Louis. Or, la catastrophe qui s'abat sur Jean-Louis et Hélène, c'est, dans l'esprit de l'auteur, celle de tout un monde. « Nous avons les femmes que nous méritons », fait-il dire à Jean-Louis. Hélène n'est pas une coupable qu'on accable. Elle paye et elle est pitoyable. Elle accepte son sort, avec toute la décence possible, après avoir tenté, avec la même orgueilleuse discrétion, de retenir celui qui ne peut plus la regarder avec les mêmes yeux.

C'est à ce moment qu'Hélène sent le poids du manteau de plomb que la fatalité vient de mettre sur ses épaules. C'est à ce moment que sa douleur doit résumer devant le spectateur toute la misère d'un funeste enchaînement de circonstances. Mais cela est escamoté. On l'a constaté dans **Pièges** comme dans **Premier Bal.** Marie Déa n'est pas une actrice exactement faite pour mener le jeu, mais pour faire rejaillir l'action. Son visage est un miroir où l'éclat d'un incident, l'ombre d'une peine est immédiatement lisible et prenant.

J'espérais voir Hélène-Marie Déa suivre tous les détours de la comédie, cocasse puis douloureuse, qui s'organise autour d'elle pour son malheur. On l'aurait vue enregistrer les gestes, les mots, les réactions des autres avec un amusement devenant une anxiété grandissante. A la fin, c'est sur cette vivante plaque réceptrice qu'on eût porté son regard pour tout comprendre.

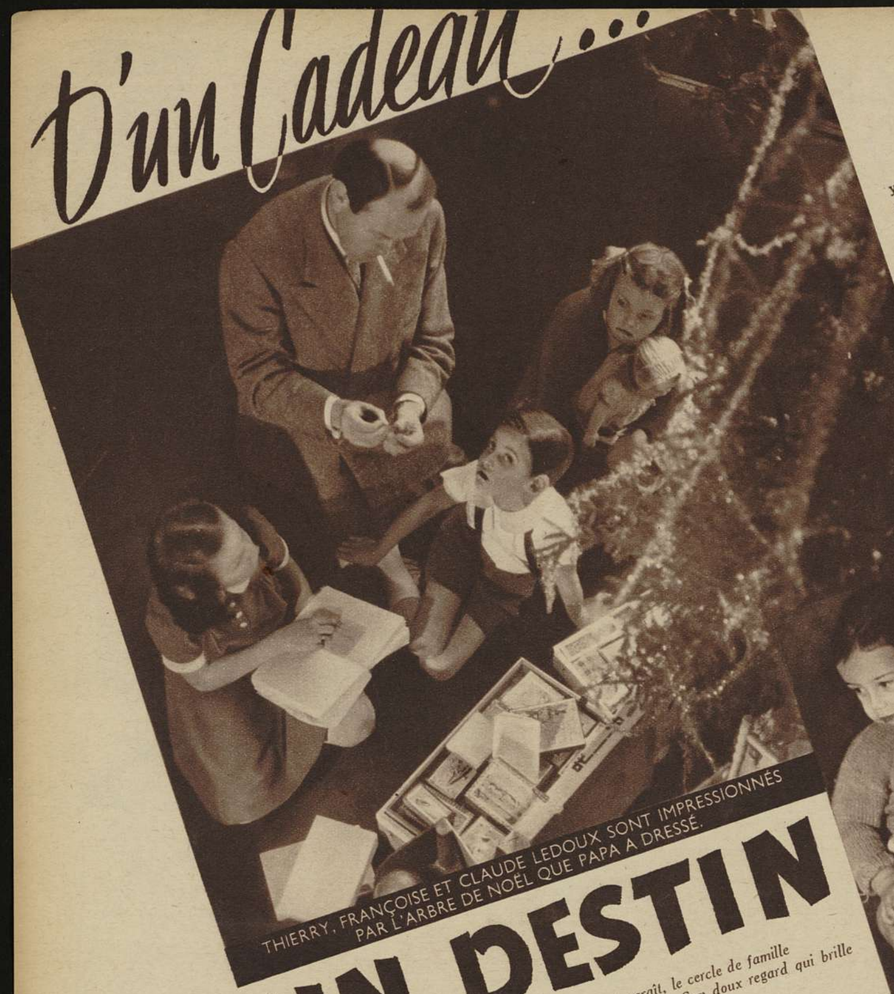
Non. D'une actrice faite pour les nuances et l'émotion contenue, pour le calme et une attitude personnelle faite d'une réserve à la fois narquoise et naïve, on a voulu faire une fille enjouée, remuante, légère, que tu ne reconnaîtras pas tant elle se ressemble peu dans une agitation où elle n'est pas à l'aise.

Par surcroît, elle est habillée comme un singe savant. Si c'est elle qui a choisi ses robes, on peut l'accuser de défaitisme. Cela est agaçant plus que pénible, car elle aura sa revanche quand elle trouvera un rôle grave. On s'apercevra alors qu'on s'est privé d'une actrice captivante et sensible. Comme si nous en avions tellement que nous puissions les gâcher...

J.-G. AURIOL.

Photo Discina.

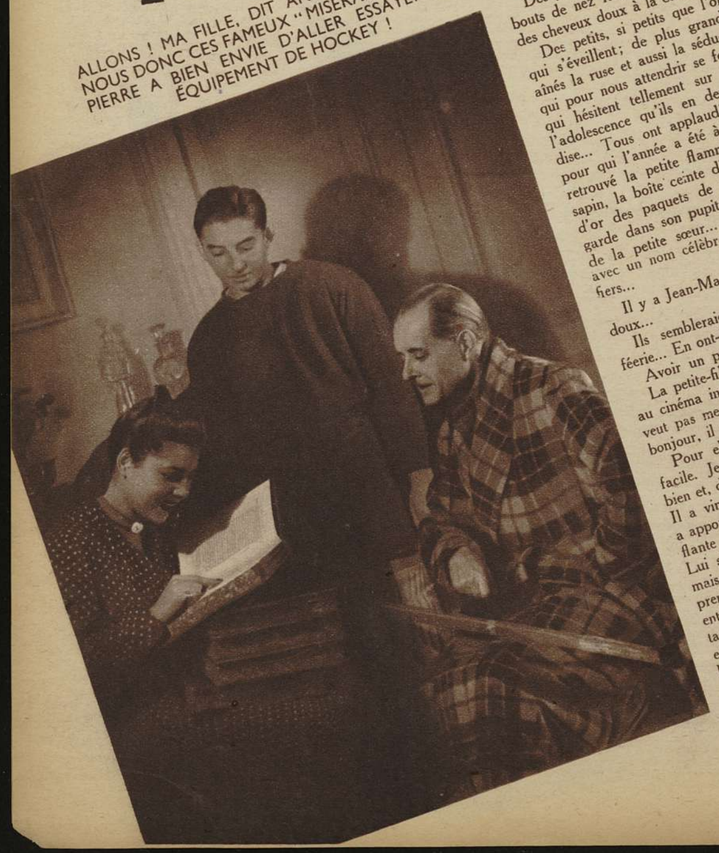
D'un Cadeau...



THIERRY, FRANÇOISE ET CLAUDE LEDOUX SONT IMPRESSIONNÉS PAR L'ARBRE DE NOËL QUE PAPA A DRESSÉ.

A UN DESTIN

ALLONS ! MA FILLE, DIT ANDRÉ LUGUET, LISNOUS DONC CES FAMEUX "MISÉRABLES"... MAIS PIERRE A BIEN ENVIE D'ALLER ESSAYER SON ÉQUIPEMENT DE HOCKEY !



Les deux filles et le garçon ont hérité les yeux gentils et le nez en trompette de leur papa... et le visage doux de leur maman...

Thierry a demandé au père Noël un château féodal! Il l'a reçu. Ce farouche jouet semble le prédisposer à être au moins général... Pourquoi pas ? On l'appellerait « Ledoux le terrible »... Il a aussi demandé un téléférique... Non! Ne cherchez pas. Il ne sera pas constructeur. Il veut faire du cinéma... Vous voyez bien que le mal est héréditaire...

Françoise est une mère de famille. Elle l'a augmentée de plusieurs filles ce Noël-ci... Est-ce pour les nourrir qu'elle veut devenir fermière ?

Claude elle, veut être femme de lettres... Et bien entendu, elle a commencé l'année en lisant... ses confrères...

C'est ce qu'a fait Rosine Luguet... Oh ! mais elle est déjà grande... 20 ans... Son père lui a offert une édition d'époque des *Misérables*... Inutile de lui demander son rêve d'avenir. Elle a choisi... Elle est comédienne. Pour tout dire d'ailleurs, elle n'a pas eu à choisir... Car c'est une tradition « Luguet », l'année de chaque génération est comédienne...

Pierre, le cadet, qui a reçu un équipement complet de hockey se contentera d'être technicien de studios... Il apprend le montage, la prise de vue, le son... Un jour on tournera un film joué par A. Luguet et R. Luguet. Metteur en scène, A. Luguet. Caméra, P. Luguet. Son, P. Luguet. Montage, P. Luguet... Mais que fait donc Mme Luguet... Si elle était musicienne, nous serions sauvés.

Enfin, la plus grande fillette a 23 ans. Comme elle est déjà grande ! C'est sa mère Marcelle Géniat qui lui a offert un cadeau ; un dessin de Redon. Mais le vrai gros cadeau, elle l'a eu il y a deux ans, c'est un beau bébé... Et à Noël c'est surtout ses cadeaux à lui qui comptent...

Et voilà... Ces petits ou ces grands auréolés de gloire héréditaire, ces enfants aux parents prestigieux ont reçu les mêmes cadeaux, exactement les mêmes que ceux de vos enfants... un cheval, une toupie, un téléférique, une poupée...

Ils vont en classe et font des rêves d'avenir plus sages que vous, mademoiselle de quinze ans qui voulez devenir star et n'en connaissez pas l'ennui. Ils suivent la carrière familiale avec le même naturel et les mêmes obéissances... qu'un fils vend des haricots quand son épicier de père se retire...

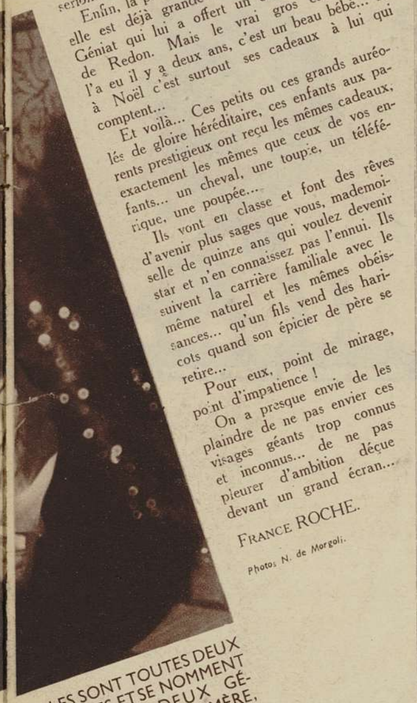
Pour eux, point de mirage, point d'impatience !

On a presque envie de les plaindre de ne pas envier ces visages géants trop connus et inconnus... de ne pas pleurer d'ambition déçue devant un grand écran...

FRANCE ROCHE.

Photos N. de Margoli.

"FAIS UN SOURIRE AU PHOTOGRAPHE! BABOUNET! FAIS UN SOURIRE COMME MAMAN JACQUELINE !" MAIS BABOUNET N'AIME PAS LE PHOTOGRAPHE.



ELLES SONT TOUTES DEUX ACTRICES ET SE NOMMENT TOUTES LES DEUX GÉNIAT.. L'UNE EST LA MÈRE, L'AUTRE EST LA FILLE. ON DIRAIT UNE DEVINETTE !

Il y a Jean-Marie Périer, Rosine Luguet, Thierry Ledoux...

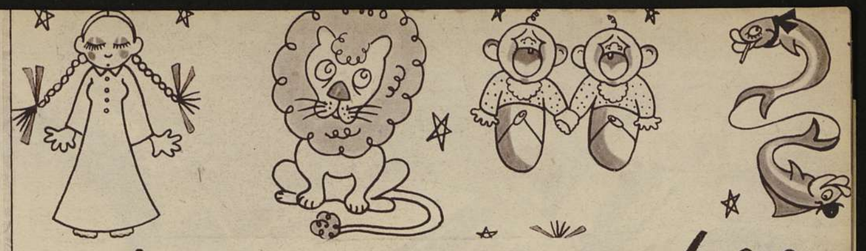
Ils sembleraient devoir vivre dans une perpétuelle féerie... En ont-ils de la chance ! ! !

Avoir un papa vivant sur un écran!

La petite-fille de Larquey, quand elle voit grand-papa au cinéma interroge : « Dis ! Maman ! pourquoi il ne veut pas me regarder ! Pourquoi il ne veut pas me dire bonjour, il est fâché ? »

Pour elle, le saut de l'écran à la salle lui semble facile. Jean-Marie Périer, lui, ne parle pas encore très bien et, d'ailleurs, n'a pas vu son papa François à l'écran. Il a vingt-trois mois et devinez ce que le père Noël lui a apporté : un magnifique cheval de bois, une toupie ronflante et un gros chien qu'il a incontinent baptisé Papou. Lui s'appelle bien Babounet, alors? Il est très content mais le photographe l'ennuie beaucoup; il l'empêche de prendre conscience de ses nouvelles propriétés et il hésite entre son cheval et un jeu de construction. Sera-t-il plus tard cavalier ou architecte ? Sa maman n'en sait rien et elle est bien décidée à le laisser faire à sa tête. Babounet a encore le temps de vouloir embrasser les carrières successives de pâtissier, cocher ou marin, étape logique des ambitions des petits garçons. Peut-être deviendra-t-il tout simplement — oh ! vous qui désirez tant faire du cinéma — acteur, car le virus du théâtre s'attrape et se transmet aisément...

La famille Ledoux est nombreuse et joyeuse... Thierry a six ans, Françoise, sept ans, et Claude, dix ans...



Leurs grandes résolutions

Photos Harcourt et Piaz.

Au seuil de la nouvelle année, celles de nos vedettes que nous critiquons le plus sur leurs petits travers, faisant preuve de volonté ont décidé de ne plus...

L'étrange

Michelle Morgan

nous a déclaré :

J'ai deux amours, tout le monde le sait, mais je vais opter pour l'un d'eux, car le temps est à « L'Orage » et je ne veux pas rester sur le « Quai des brumes » en faisant comme « Gribouille ». D'autre part, j'ai peur d'échouer contre le récif d'accordaille et de n'être ensuite qu'une épave à la « Remorque ».

A son tour, la dynamique

Danielle Darrieux

nous a dit :

On m'accuse d'avoir des « Caprices », ce n'est pas de ma faute si j'ai un « Battement de cœur ». Aimer n'est pas un « Abus de confiance ». Je peux vous assurer au demeurant que ce n'est pas un « Mauvais garçon » !

Propos recueillis par Guy Bertret...

Jean-Louis Barrault

C'est fini les « Beaux jours », je redeviens « Puritain », ni cigarettes, ni café, tout au plus un malt très léger, un malt... laine Renaud.

Raimu

avé l'assent :

Je me suis décidé à remonter à Paris. Tous les journalistes m'attendaient au *Train de 8 heures 47*. Je leur ai payé l'apéritif... oui... parfaitement..., il y avait *Marius*, *Fanny*, *César*, des amis à moi, oui... et la *Fille du puisatier*, une belle fille, té, cette petite. J'ai été si bien accueilli que je vais rester à Paris... Il faut bien répondre aux invitations des amis. Ils m'attendront un peu maintenant à Marseille !

La primesautière

Yvonne Printemps

s'est exclamé :

Fini l'amour masqué, je ne veux plus « Fresnay le sentiment » ! En « Trois valses » j'oublierai la triste destinée de « La Dame aux Camélias », « Je ne veux pas mourir encore », le « Printemps » chante dans tous les cœurs. L'âme d'Adrienne Lecouvreur se réveille en moi, foi de Printemps, mon automne n'est pas près de paraître.

Quant à la capiteuse

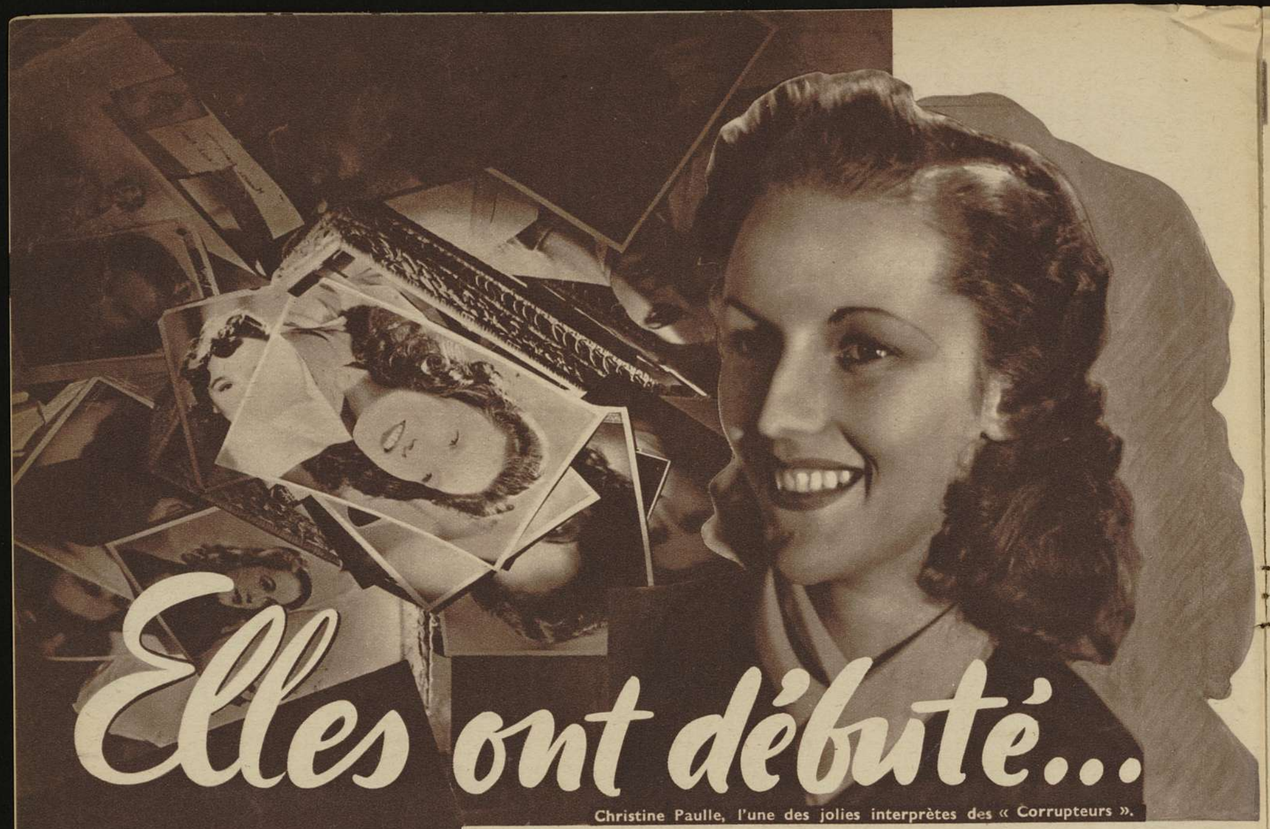
Viviane Romance

a décidé :

C'est fini, je quitte définitivement la « Maison du Maltais » où je me sentais trop « Esclave Blanche », j'échappe à la « Tradition de minuit » pour retrouver les « Baisers de feu » du « Club des Célibataires » et je change jusqu'aux plumes de mon chapeau, ce ne sera plus du flamant rose.

...les tiendront-ils?

Dessins de Fousi.



Elles ont débuté...

Christine Paulle, l'une des jolies interprètes des « Corrupteurs ».

LEUR nom n'est pas au fronton d'une immense affiche, mais elles ont joué de vrais rôles... dans un vrai film... Et elles sont devenues par le miracle de la foi toute neuve qui les poussait vers ces merveilles célèbres, compliquées, terrifiantes que sont un studio, une caméra, un micro, elles sont devenues de vraies actrices.

Elles étaient... hier, des petites filles à qui maman disait : Tiens-toi droite ! »

ou « Tu n'iras pas dimanche au cinéma ! »

Aujourd'hui jeunes filles, elles se souviennent avec étonnement et un peu de mépris du temps où elles n'étaient pas « actrices »...

La première était blonde et sage, sérieuse et mince, mais elle avait envie de rire quand elle apporta sa photo à notre bureau.

Elle dit s'appeler Christine Paulle et vouloir tourner le rôle de la sœur « la plus gaie »...

Elle a tourné dans « Les Corrupteurs » le grand rôle le plus triste qui soit... et elle l'a fait parfaitement, tendre, égarée, sacrifiée par « Les Corrupteurs »...

La deuxième, petit visage mince, asiatique, enfoui sous des cheveux sombres, des yeux mystérieux que dément un nez retroussé...

Elle s'appelle Simone Arys...

La troisième, grande, hardie, dardait ses yeux pâles dans les yeux de la secrétaire qui inscrivait son nom...

Maryse Harlay devine-t-elle qu'elle a un avenir, un bel avenir ?...

Enfin la quatrième, sérieuse comme seule une petite fille sait l'être, avait, sur son visage clair une expression absorbée, tendue, violente...

Ellen Navachine, jeune fille secrète, deviendrez-vous vedette ? Qui sait ?

Ne m'avez-vous pas déclaré vouloir faire du cinéma pour devenir journaliste... mais « grande journaliste » précisiez-vous...

Le moyen est détourné... Et en chemin, vous vous arrêterez peut-être...

Vous seriez une « Renarde » telle que Mary Webb l'eût rêvée...

Maryse Harlay elle, travaillait aux Beaux-Arts quand le concours des Sept jeunes filles lui a permis de tourner... Et maintenant adieu peinture, adieu dessins... et vivent le cinéma et les rôles âpres et tragiques.

(Suite page 15.)

Un nouveau visage va paraître à l'écran... L'art du maquillage s'ajoute au charme du modèle (Simone Arys).

On se souvient de notre concours des « Sept Jeunes filles ». Son effet n'est pas encore épuisé ; et il vient même miraculeusement de révéler le charme d'inconnues que notre initiative avait ainsi mis en lumière. C'est ainsi que des producteurs qui avaient un film à réaliser sont venus trouver Ciné-Mondial pour lui demander de choisir leurs artistes. Donc parmi les milliers de jeunes filles qui n'ont pas eu la joie d'être parmi les sept, d'autres, grâce à Ciné-Mondial, viennent d'affronter la caméra.

La nouvelle vedette, Maryse Harlay, se prête avec joie aux soins du maquilleur.

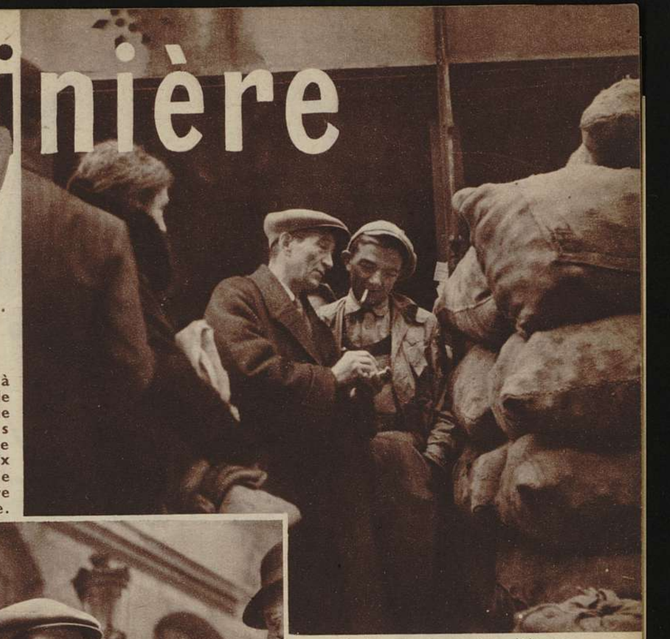
« Les Corrupteurs » nous révèlent une brochette de jeunes vedettes : Christine Paulle, Maryse Harlay, Simone Arys et Ellen Navachine.

Un gros plan ? Ellen Navachine en est déjà toute fière !

Photo N. de Morgoli.

La Poussinière d'Aimos

par Jean Guigo



Aimos ne laisse à aucun autre le soin de passer la commande pour nourrir ses petits protégés... Il se lève tôt pour aller aux Halles et mérite le café chaud que lui offre une commerçante.

Si vous passez devant le 49 de la rue Montmartre, vous remarquerez peut-être un restaurant de mine modeste, à l'enseigne de « Vigouroux », repas à 8 fr. 50 (! ! !). Point de panneau publicitaire, point d'affiches tapageuses... Pourtant, « Vigouroux », cela pourrait vous dire quelque chose. Un homme (un brave homme) de ce nom fonda, voici quelques années, la première « soupe populaire ».

La faim, pour des adultes, c'est dur.

Mais pour des enfants, c'est terrible.

Des enfants, dont le seul crime a été de voir le jour à une époque troublée, qui fait leur papa chômeur ou prisonnier ; de tout-petits dont la société, puisqu'elle les a laissé naître, devrait se charger.

C'est en roulant dans sa tête les données de ce problème social difficile à résoudre, que l'idée vint un jour à Aimos de fonder une « soupe populaire des moins de douze ans. »

Il s'adressa à M. Vigouroux (il savait à quelle porte il frappait) et lui fit part de son projet.

Quinze jours plus tard, le premier étage du restaurant lui était réservé ; et la caissière commençait à remettre à ses minuscules clients, qui sont tous devenus des habitués, le bon qui leur permettrait d'obtenir, « en haut », un confortable et chaud repas... sans qu'il leur en coûte un centime, bien entendu.

— Nous avons quatre-vingt-neuf inscrits, me dit Mme Rachel Pipart, belle-sœur d'Aimos, qui joue ici le triple rôle de surveillante, de maman et de servante.

Pendant que nous bavardions, Aimos est arrivé. Il était à peine en haut de l'escalier que les gosses, d'un seul élan, se jetaient sur lui; les petits pour l'embrasser, les « grands » pour lui serrer la main, aux cris de : « Bonjour, m'sieur Aimos ! »

— Les petits qui viennent ici sont des enfants de prisonniers ou de chômeurs. Le plus souvent, Berthe ou moi avons personnellement étudié leurs cas. Les autres me sont envoyés par les directeurs d'école qui connaissent bien les familles nécessiteuses.

— Comment les nourrissez-vous, ces petits ?

— Eh bien !... vous voyez, pas mal...

Effectivement, les enfants sont installés devant des assiettes garnies de boudin à la pomme purée, où la quantité n'a point l'air de nuire à la qualité...

— Et... comme disent ces messieurs de la police « d'où vient l'argent » ?

" Goûtez-moi ça, M'sieur Aimos ! "

— De la vente de ma photo dédicacée dans les salles de spectacle où je fais mon tour de chant. Et aussi de la contribution mensuelle de quelques braves gens que j'ai appelé mes « abonnés »...

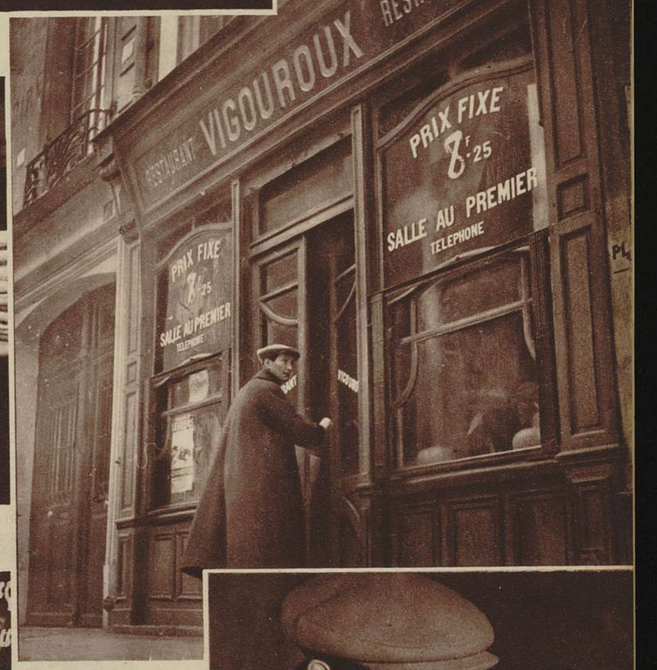
Nous nous séparons. Un peu gêné, Aimos refuse nos félicitations. Il me fait promettre de « dire dans mon papier qu'il y a encore un peu de place pour des enfants pas riches, au-dessus du restaurant Vigouroux... »

Ainsi, avec la simplicité et la modestie qu'on lui connaît, Aimos donne ainsi à tous une magnifique leçon de solidarité et d'entr'aide. Il serait souhaitable que d'autres, mieux placés encore que ce sympathique artiste, prissent exemple sur lui. La charité, aujourd'hui, est un devoir social.

J. G.

Chacun apporte son bon à la caissière, mais "pas besoin d'argent" pour que ces pauvres petits puissent manger à leur faim...

La distribution des assiettes... Que d'impatience !... Quel appétit...



Chez Vigouroux... Aimos rend visite le plus souvent possible à ses enfants adoptifs... qui se montent à 89...

...Et l'on voit avec quelle sollicitude il tient son rôle de père nourricier !

Ph. N. de Morgoli.

Le Père Noël est au Panthéon

Mais, oui, le Père Noël est au Panthéon : pour être d'une précision quasi géométrique (1), rue de la Montagne-Sainte-Geneviève. Si vous ne me croyez pas, prenez un plan de Paris, une loupe, un compas et faites le point. Dans ce point, gîte le père Noël... Mais non ! ce n'est pas une fausse information...

Vous ne croyez plus au Père Noël ? Eh bien, vous avez tort ! D'abord, quel âge avez-vous ? Il est vrai que la connaissance mathématique de votre âge ne changerait rien à l'affaire...

Les croyances s'en vont tellement à la dérive sur le fleuve du temps (belle image ! un peu osée et un peu vieillie, mais belle image tout de même !) qu'on y perd son latin ou plutôt celui qu'on n'a pas.

Jadis, lorsque la terre tournait, car elle ne tourne plus — ce n'est pas moi qui le dit, c'est le Père Noël, vous ne comprenez pas ? Ça ne fait rien, je vous expliquerai cela tout à l'heure. Donc, jadis, on savait à quoi s'en tenir. L'âge de croire au Père Noël était soigneusement indiqué sur l'agenda familial, entre les dépenses de « Madame » et la recette du pot-au-feu à la bulgare ; de 1 à 12 ans, on croyait au Père Noël, passé cet âge, on respectait les traditions et on veillait jalousement sur les croyances des plus jeunes. Quant aux grandes personnes, elles remplaçaient le Père Noël par le général Boulanger.

A notre époque, quand on dit gentiment à un enfant: « Qu'est-ce que tu veux que le Père Noël t'apporte » ? Campé sur ses six ans, il vous répond :

— C'que t'es bête, tu crois au Père Noël, toi? C'est des bobards. C'est un truc pour faire plaisir aux parents, tu fermes les yeux et i sont contents...

Par contre, on peut rencontrer des grandes personnes qui y croient. Témoin, cette jeune vedette, au prénom d'annonciation, qui met chaque année son soulier dans la cheminée... On a bien dit qu'on l'avait assassiné, alors, après tout, pourquoi n'habiterait-il pas sur la Montagne Sainte-Geneviève, en attendant le Panthéon, car il ira sûrement un jour puisqu'il est inventeur, inventeur de génie, naturellement...

Mais, s'il va au Panthéon, le Père Noël va mourir ? Naturellement, un jour. Si vous croyez qu'on ne ne lui en a pas fait assez comme ça... Dans son quartier, certains pensent qu'il est centenaire ; avec le Père Noël, sait-on jamais ? Quand on lui demande, il répond modestement : j'ai l'âge que je parais, et il paraît vieux ! En employant le système de recoupement et la vieille logique française (elle aussi, elle est bien vieille, même un peu sénile en ce moment), on peut arriver à lui donner dans les 80 ans environ, ça n'est déjà pas si mal ; il habite une chambre au 7e près du ciel — bien entendu — il est astrologue — on s'en serait douté — il y ajoute le titre d'humanitaire, pourquoi ?

« Astrologue, parce que je regarde les étoiles, et humanitaire, parce que je suis humain. »

C'est très simple, comme toutes les grandes choses.

Dans sa jeunesse — car il a été jeune — il était coiffeur ; ça le rapprochait déjà des têtes d'angelots brunes ou blondes, des cheveux plats aussi. Seulement, dans ce temps-là, ils les coupait ou les frisait ; maintenant, il les coupe en quatre.

Il a fait une grande invention, qu'il a présentée, en 1900, au concours Lépine. C'est un dirigeable, dont le ballon se sépare en quatre parties égales ; ça s'appelle des quarts ; il part de ce principe que quatre petits morceaux sont plus faciles à domestiquer qu'un seul, c'est encore une idée : en tout cas, c'est la sienne. Il le sait bien, ce pauvre Père Noël, qu'il n'est qu'un savant méconnu et que, comme tel, il ne sera célèbre qu'après sa mort, ce qui ne l'empêche pas de nous apprendre que la terre ne tourne pas. L'ombre, par contre, tourne d'elle-même — ainsi que les hommes, — il y a longtemps que nous savions qu'ils tournaient à tous vents. Galilée fut bien accusé d'hérésie pour moins — ne disait-il pas, lui, que la terre tournait ? Eh bien, le Père Noël, on ne l'accuse de rien du tout, on ne l'écoute même pas ; les temps sont bien changés !

Il est aussi quelque peu philosophe et il se laisse assez facilement aller au prosélytisme ; sa doctrine la plus sérieuse, il la résume ainsi : « Tout passe... Tout lasse... ». Il a bien raison. Il dit aussi : « Ne faites jamais le mal »... et il dit bien !

Il n'est pas seulement philosophe, mais, par son genre de vie, il est spartiate ; dans sa nourriture, par exemple, il n'a pas encore essayé le brouet, mais ça viendra. L'été, il fait sécher des champignons qu'il est allé ramasser. Ce sont ses réserves d'hiver; il est prévoyant — ça n'est pas pour dire, mais notre gouvernement aurait bien pu nous faire sécher des champignons pour l'hiver. — A l'automne, il fait sécher des raisins sur une ficelle qui traverse de part en part sa chambre. Il les fait sécher à côté de ses bonnets de coton; car s'il ne quitte ni nuit ni jour cette coiffure, il en change souvent; il paraîtrait que c'est là son seul linge et sa seule coquetterie. L'hiver, il les remplace par les sardines — pas les bonnets, les raisins — seulement il paraît que les sardines de notre damnée époque ne valent plus rien, car elles se vident et s'égouttent de temps en temps sur sa tête; que voulez-vous, la qualité se perd.

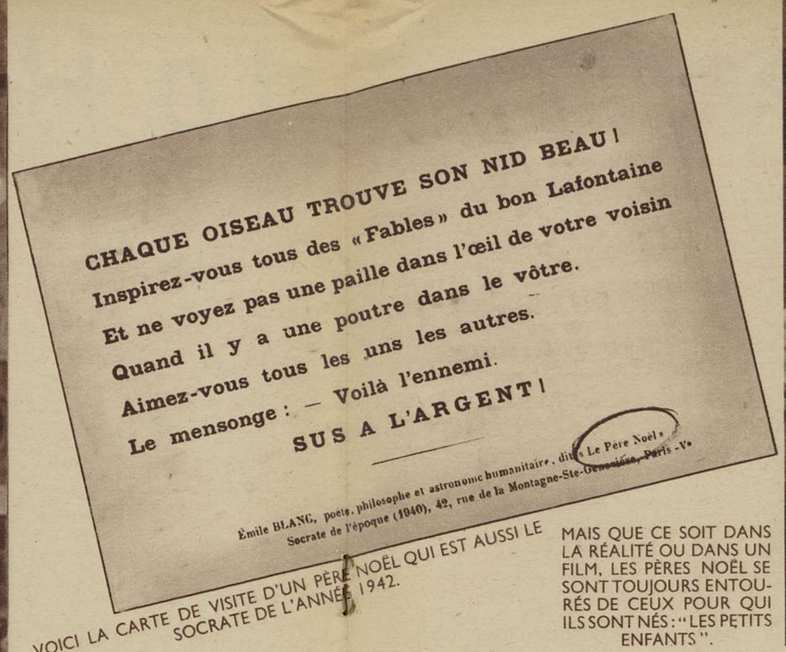
Son ameublement est très sobre, un lit qu'il acheta 60 francs aux puces et quelques caisses d'emballage, les murs, au contraire, sont très abondamment ornés, photos, dessins dus à son crayon, coupures de journaux, prospectus humanitaires, il a même fait imprimer un journal dont le titre très court dit bien ce qu'il veut dire. C'est un mot célèbre que l'on attribue volontiers à Cambronne.

Une autre de ses particularités est qu'il ne veut pas d'argent, non pas qu'il prétende vivre sans ce vil métal, mais parce qu'il sied à un inventeur lorsqu'il est méconnu d'être « pauvre », ainsi il pense qu'on le remarquera.

Heureux, dit-on, les pauvres en esprit car le royaume de Dieu leur appartient. Les petits enfants aussi leur appartiennent et le Père Noël (c'est eux du reste qui lui ont donné ce titre — car ce n'est pas un nom, c'est un titre —) ne sort jamais sans que les tout petits enfants l'accompagnent. C'est une belle escorte pour un Père Noël, même s'il est un peu de fantaisie — comme tous les Pères Noël humains, — seulement, eux, ils ne le sont qu'une fois par an, et ils quittent leur fantaisie avec leur hotte et leur houppelande, tandis que lui, elle ne le quitte jamais. Pourquoi tout cela serait-il tellement invraisemblable ? Nous avons bien vu récemment un Père Noël qui habitait un petit village dans les neiges éternelles, qui fabriquait des mappemondes pour vivre et des illusions pour les petits enfants. Il a été assassiné et, au cours de l'enquête, il est ressuscité. Ne croyez-vous pas qu'il y a entre eux une bien grande ressemblance? Et, à cette époque de l'année, où les rois comme les éphémères naissent, vivent et meurent le temps d'une journée, crions longue vie au Père Noël, même s'il construit des dirigeables en quatre parties égales — comme la galette des rois — et s'il regarde les étoiles en nous disant : « Ne faites jamais de mal » car après tout il a bien raison.

Marcelle ROUTIER.

(1) Nous ne pouvons pas donner le numéro, car le Père Noël n'a pas de jour de réception.



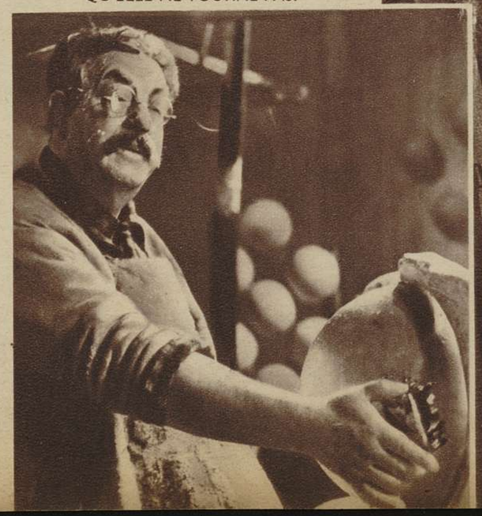
VOICI LA CARTE DE VISITE D'UN PÈRE NOËL QUI EST AUSSI LE SOCRATE DE L'ANNÉE 1942.

MAIS QUE CE SOIT DANS LA RÉALITÉ OU DANS UN FILM, LES PÈRES NOËL SE SONT TOUJOURS ENTOURÉS DE CEUX POUR QUI ILS SONT NÉS : "LES PETITS ENFANTS".

LE PÈRE NOËL FRISE SES MOUSTACHES AVEC APPLICATION; IL SE SOUVIENT DE SA DERNIÈRE TOURNÉE SUR LES CHEMINÉES. ELLE ÉTAIT TRÈS BELLE.

L'AUTRE PÈRE NOËL, CELUI DU FILM, NE FRISE QUE DES MOUSTACHES DE COTON BLANC, CE QUI NE L'EMPÊCHERA PAS DE FAIRE BIEN PLAISIR AUX PETITS ENFANTS.

Photos Greno et Continental-Films.



LE PÈRE NOËL A FAIT UNE BELLE INVENTION, C'EST UN DIRIGEABLE, IL DATE DE 1900, ET TANDIS QUE SON SOSIE DU FILM FABRIQUE DES TERRES, LUI CONTINUE A AFFIRMER QU'ELLE NE TOURNE PAS.

ROBERT PRÉSENTE Mlle DU BIEF A M. LUCHAIRE.

ANDRÉ ROBERT A DE JOYEUX ÉLÈVES...

Photos N. de Morgoli.

UN VOYAGE EN CHINE...

...en passant par l'Opéra

Une présentation d'*Arts, Sciences et Voyages*, signée André Robert, se double toujours d'un déjeuner. Cette fois, le déjeuner fut précédé d'un apéritif sportif, puisqu'il eut lieu au Palais de Glace et qu'il fut illustré de quelques exhibitions de Raymonde Du Bief, championne de la glace. Le nouveau programme du cinéma Champs-Elysées nous offre, en effet, un film sur le patinage, intitulé *La Féerie blanche*.

Ce fut une attraction fort goûtée des journalistes présents, non seulement parce qu'ils y assistaient un verre en main, mais surtout parce que les évolutions de Raymonde Du Bief avaient de quoi satisfaire les plus difficiles.

Le déjeuner eut lieu dans un restaurant chinois. On ne sait quel film décida de ce choix. Sans doute fut-il inspiré par un prochain programme. Je serai bien incapable, par exemple, de vous parler du menu. Etaient-ce des nids d'hirondelles ou des ailerons de requins qui furent servis ? Je n'en sais rien. Mais je crois bien que ce devait être beaucoup plus simple. Toujours est-il qu'il nous fut permis d'apprécier le folklore culinaire chinois.

M. et Mme Jean Luchaire présidaient. Ils n'étaient pas seuls, puisqu'on reconnaissait à leurs côtés MM. Alfred Mallet et de Montaignac, ainsi que Mlle Raymonde Du Bief, accompagnée de son père, notre confrère André Du Bief.

Le déjeuner fut suivi d'une visite de l'Opéra faisant double emploi, en quelque sorte, avec le film sur l'Opéra de Paris, inscrit au nouveau programme de *Arts, Sciences et Voyages*, et qui fut d'autant plus apprécié qu'il se termina par une représentation de *Don Juan*, qui ravit les mélomanes.

André Robert fait généralement bien les choses. Cette fois encore et, peut-être plus que jamais, il fut à la hauteur de sa réputation de joyeux amphitryon.

On a volé...

Récit cinématographique de Jean-Paul Valaire

d'après le film de Willy Forst et Victor Becker

RESUME

La mort du financier Kessen a révélé l'existence d'une galerie clandestine où l'on retrouve des tableaux originaux de Rubens et des plus grands peintres, volés dans plusieurs musées d'Europe et remplacés par d'habiles copies.

Le jeune expert Sébastien Ott chargé d'examiner les œuvres, a fait la connaissance d'une charmante veuve, Erika, et s'est fiancé avec elle. Mais il est appelé à Prague par son frère, un dévoyé, qui lui a déjà causé bien des ennuis...

Ludwig n'avait guère changé. Il avait la même ironie cynique que jadis et accueillit son frère par des sarcasmes :

— Parlons clair, riposte Sébastien. Que me veux-tu ?

— Ton appui... oui, mon cher ! Tiens-toi bien... Je me suis acheté une conduite ; je veux maintenant faire des affaires honnêtes et saines. C'est bien mon tour n'est-ce pas ?

— De quoi s'agit-il ?

— J'aurai bientôt la galerie de tableaux Esterchezy à liquider... Seul, je raterais l'affaire... J'ai besoin de ton appui financier et de tes conseils. Bien entendu, tu profiteras comme moi de la vente ! Encore un verre, mon cher Sébastien.

— Avant d'acheter les tableaux, il faut les voir !

— Eh bien ! ils sont à Prague. Tu coucheras chez moi ce soir; nous les verrons demain...

Sébastien ne répondit pas... Une lourdeur dans la tête le prenait tout à coup. Il finit son verre, espérant chasser son malaise. Mais vainement...

Ludwig le surveillait du coin de l'œil :

— Tu n'es pas bien ? Viens, je vais te conduire à ta chambre...

Il saisit son frère par le bras, le monta dans sa propre chambre. Sébastien était envahi par un sommeil accablant. Il s'écroula sur le lit sans même avoir la force de se dévêtir. Alors, Ludwig se pencha vers lui, constata avec satisfaction que le somnifère faisait son effet et descendit en hâte...

Le temps de se blanchir un peu les tempes, de constater une fois de plus sa parfaite ressemblance avec Sébastien et l'homme se précipitait dehors en laissant son frère maître des lieux...

Ludwig Ott avait son plan. Il se rendit aussitôt dans un bar interlope de Prague, quartier général d'une bande d'aigrefins dont il était le chef et qui comptait parmi ses membres le très honorable M. Stobl.

— Alors, chef, est-ce que nous aurons bientôt du travail ? s'inquiéta l'un des acolytes...

La partie de billard était suspendue dans l'attente des nouvelles que le « patron » devait apporter.

— Il faut patienter encore un peu, mes gars... Ce qui m'inquiète, ajouta Ludwig d'un air chagriné, c'est que la brigade criminelle semble s'intéresser en ce moment à mes affaires. Vous pourriez peut-être prendre un peu de vacances... Quant à moi, je me tiendrai tranquille en attendant que l'orage glisse... Compris ?

— D'accord, patron... mais à bientôt quand même !

En les quittant, Ludwig se rendit immédiatement, non chez lui, mais à la gare où il prit un billet pour le premier train en direction de Vienne.

En attendant l'heure du départ, il lui restait une chose à faire pour parachever son œuvre. Il la fit sans tarder :

— Allô... la police criminelle... C'est pour un vol de tableaux anciens... J'aurais quelques révélations à faire...

La machination était bien montée Il n'y avait plus maintenant qu'à laisser les choses suivre leur cours.

CHAPITRE V

Ou Ludwig a une surprise

Sébastien s'éveilla le lendemain, tard dans la matinée, la tête lourde... Il regarda autour de lui ce décor qui ne lui était pas familier et se souvint tout à coup :

— Ludwig ! Eh ! Ludwig !

Et comme il descendait l'escalier, des coups redoublés contre la porte extérieure attirèrent son attention. Sébastien ayant vainement appelé, se décida à aller ouvrir lui-même :

— Que voulez-vous, messieurs ?

— Vous êtes bien M. Ott ?

— Oui.

— Habillez-vous et suivez-nous !

— Mais voyons, je ne comprends pas...

— On vous expliquera au Commissariat de police.

— Mais enfin, riposta Sébastien, qui cherchez-vous ?

— Monsieur Ludwig Ott.

— Ah ! bien ; c'est mon frère... Il était ici, hier... il vient sans doute de s'absenter. Je suis Sébastien Ott, de Vienne... de passage à Prague.

— Ah vraiment !... Voulez-vous me faire voir vos papiers ?

Sébastien remonta dans sa chambre, suivi des policiers. Mais en entrant il s'aperçut tout de suite que son portefeuille, déposé la veille, sur la table de nuit, avait disparu...

— Eh bien ! vous les trouvez ces papiers, questionna ironiquement le policier... Allons, ne jouez pas la comédie, habillez-vous et suivez-nous, pressons... Nous n'avons pas de temps à perdre !

Et c'est ainsi que Sébastien Ott, incapable de prouver sa véritable identité, fut emmené devant le commissaire. Il fut introduit aussitôt :

— Votre dossier est assez chargé, monsieur Ott... Il s'agit de quelques vols de tableaux anciens... à Madrid, Paris, Bruxelles, Saint-Pétersbourg. Mais ce qui nous intéresse pour le moment, c'est une affaire à Prague même...

— Mais je ne suis pas en cause ! Je vous répète que je suis M. Sébastien Ott, de Vienne... Téléphonez chez moi, à la galerie... on vous confirmera mon départ hier, comme je vous l'ai dit...

Le policier sourit :

— Votre système de défense est ridicule. Je veux bien vous faire ce plaisir, mais c'est encore du temps de perdu...

Or il y avait bien à Vienne un M. Ott — Ludwig — qui, en compagnie de son ami Stobl eut grand plaisir à répondre dans le sens qu'attendait le policier.

— Ici, M. Sébastien Ott, parfaitement... Oui, j'ai un frère — nous étions jumeaux — mais je ne l'ai pas vu depuis des années, je ne voulais plus le connaître; je me doutais qu'un jour il aurait des ennuis... C'est terrible... qu'on ne cite pas son nom dans les journaux... pas de scandale... merci, M. le Commissaire...

A Prague, à l'autre bout du fil, le policier raccrocha en regardant Sébastien accablé.

Le jeune expert n'ajouta pas un mot.

— Vous refusez toujours de faire des aveux ?... Alors, tant pis pour vous... Emmenez-le ! Allez... Emmenez-le !...

Ainsi le misérable Ludwig voyait se dérouler dans les meilleures conditions le plan qu'il avait longuement muri pour profiter de la compétence et de l'honorabilité de son frère. Servi par une ressemblance qui ne permettait pas le moindre soupçon, allait-il parvenir à s'identifier à Sébastien, à lui voler sa personnalité tout entière, c'est-à-dire sa situation, sa fortune, son crédit ?...

En attendant mieux, Ludwig et Stobl ont combiné une exposition de soi-disant chefs-d'œuvre inconnus de Rubens, dus tout entier au pinceau de Stobl.

(A suivre.)

Ludwig Ott se rendit dans un bar interlope de Prague, quartier général d'une bande...

...un homme

(Photos Tobis-Films)

LE ROMAN D'UN FILM

En tournant... Croisières sidérales

Madeleine Sologne, étoile de première grandeur d'un univers supraterrestre.

Entre deux prises de vues, Robert Blondy, assistant, examine un bout d'essai...

— Envoie le 52... le 37... et le 72...

— Habilleuse ! Habilleuse !

— Pardon, madame, pardon, monsieur.

— Ote-toi de là, p'tit' tête...

— Ne marchez pas sur les rails du travelling, n. de d... !

Je suis au studio Tobis à Epinay où le metteur en scène André Zwobada va donner le premier tour de manivelle de « Croisières Sidérales ». Depuis neuf heures du matin, on répète la première scène qui se trouve être en même temps la première du film.

D'habitude, le cinéma n'a pas de telles délicatesses envers le scénario et il est fréquent de commencer les prises de vues par la fin ou au beau milieu de l'histoire... Zwobada, lui, commence par le commencement. Il doit être superstitieux car c'est le premier film qu'il va tourner en qualité de metteur en scène.

Dans un coin du studio, sur une petite table, j'ai vu la liste des artistes convoqués pour ce 12 novembre au matin :

Vieux savants ; vieille savante ; concierge ; 20 officiels; 4 garçons de laboratoire; 6 terrassiers; 3 agents; 10 passants.

En tout une cinquantaine de personnes qui ont été réparties judicieusement sur le plateau.

On va répéter pour la dixième fois.

Il s'agit d'un long travelling et je suis docilement le chariot qui supporte la caméra et qui fonce en douceur dans le décor.

Le décor représente un chantier en construction. Un institut scientifique sis quelque part dans le quartier latin s'agrandit. On construit des laboratoires modernes qui se substituent à de vieilles baraques où est censé travailler de nos jours un groupe de savants français.

En route !

L'appareil franchit une barrière (un symbole) et pénètre dans le chantier où s'affairent les terrassiers. Nous dépassons un faux maçon juché sur son échafaudage, cotoyons une vraie benne et évitons de justesse un faux charpentier qui passe une vraie planche en équilibre sur son épaule pour arriver en plein sur un groupe de faux officiels qui sourient et applaudissent vraiment le directeur de ce faux institut scientifique : Bovério.

Au milieu du groupe, un couple : Madeleine Sologne et Jean Marchat qui contemplent un arbuste au pied duquel il y a une pierre commémoratrice.

Je lis : *Cet arbre fut planté le 16 mai 1942 pour commémorer la première ascension strastosphérique organisée par l'Institut. Aéronautes : Robert et Françoise Monier.*

— Ça va, déclare Zwobada ; on va pouvoir tourner.

Bovério et Jean Marchat portent avec dignité une petite bavette en papier de soie pour protéger leurs cravates et les revers de leurs vestons du maquillage ; ils l'enlèveront le moment venu mais en attendant ils ont un petit air sage qui donne envie de leur donner un bon point.

Madeleine Sologne s'est fait acheter une livre de raisin qu'elle partage loyalement avec son partenaire Jean Marchat.

Ils sont debout depuis une heure et demie devant leur arbuste sans avoir rien d'autre à faire qu'à être là et sourire.

Comme leurs chaussures finissent par s'enfoncer dans la boue (car il y a de la vraie boue dans ce faux chantier en construction), ils sont obligés de mettre sous leurs pieds des petites planchettes de bois qui s'incrustent à leur tour dans la boue.

Enfin, on tourne.

— *Attention !* crie Zwobada, *le son est prêt ?*

On entend, en guise de réponse un long borborygme venu on ne sait d'où, qui doit signifier que tout va bien.

Il y a trois secondes de silence parfait que j'emploie pour jeter un coup d'œil sur ma montre. Il est exactement 10 h. 40.

Lucien, préposé à la claquette, s'approche de l'appareil : « Croisières Sidérales, A 1, première fois, Clac ! »

— Allez ! hurle le metteur en scène, qui n'a pas besoin de porte-voix pour se faire entendre.

Deux machinistes poussent le chariot et la caméra s'avance.

Les dix passants se mettent en mouvement, les trois agents circulent, un invité grand format s'approche du concierge de l'Institut :

— Pardon, monsieur, je suis un invité et...

— Coupez !

Ce n'est pas tout à fait ça, monsieur, explique Zwobada. Vous êtes un invité retardataire. Vous êtes donc un peu affolé, essoufflé, égaré... vous comprenez ? Vous vous adressez au concierge qui vous tourne le dos et qui regarde la scène qui se déroule plus loin. Vous lui tapotez l'épaule d'un doigt timide et vous lui dites, un peu embêté d'arriver au beau milieu de la cérémonie : « Pardon, monsieur... Je suis un invité et... »

Vous avez compris ?

— Oui.

— Bon, alors tout le monde en place, on recommence !

Et on recommencera cinq ou six fois la même scène parce qu'un terrassier passera trop près de la caméra, parce que les applaudissements des officiels ne seront pas assez nourris, parce que la vieille savante masquera le directeur de l'Institut, parce que enfin l'arbuste restera immobile au lieu d'être agité par un léger frémissement, comme s'il était en plein air.

Et savez-vous quel souffle fera vibrer les feuilles de l'arbuste? Un ventilateur? Non.

Ce sera tout simplement un des garçons de laboratoire qui entourent le couple Madeleine Sologne-Jean Marchat. Et voici comment :

Un fil noir est attaché à l'arbuste ; ce fil est tenu par le garçon de laboratoire qui a les mains derrière le dos et qui se borne à agiter doucement l'index...

Voilà. Pas plus malin que ça...

Quand vous verrez le film, vous jurerez que la scène se passe en plein air puisque l'arbuste tremble légèrement au souffle du zéphyr...

...qui n'est autre que l'index d'un figurant...

⁂

Il est 11 heures 5 minutes. La scène est tournée. On prend ensuite des plans rapprochés du groupe des officiels, de Robert Arnoux lâchant ses éprouvettes dans un laboratoire pour applaudir frénétiquement et du discours de Bovério dont on enregistre de longues périodes.

La vraie boue s'épaissit à la faveur des fausses flaques de vraie eau dans lesquelles tout le monde patauge. Il faut jeter de la sciure pour ne pas trop s'embourber et éviter soigneusement les rails du travelling, la benne des terrassiers, les fils du son, ceux de la lumière et celui du zéphyr que tient le garçon de laboratoire.

Le soir, quand la première prise de vues sera terminée, tout le monde sera éreinté. Madeleine Sologne et Jean Marchat d'être restés plantés debout devant l'arbuste tremblotant, Robert Arnoux d'avoir applaudi, Zwobada d'avoir hurlé son : « Allez ! » puissant et barytonnant. Bovério d'avoir prononcé vingt fois le même discours, les artistes de complément d'avoir pataugé dans la boue, les opérateurs d'avoir opéré, les machinistes d'avoir machiné et les électriciens d'avoir éclairé, éteint, réallumé, reéteint, reréallumé, etc...

Le garçon de laboratoire a l'index fatigué d'avoir tremblé...

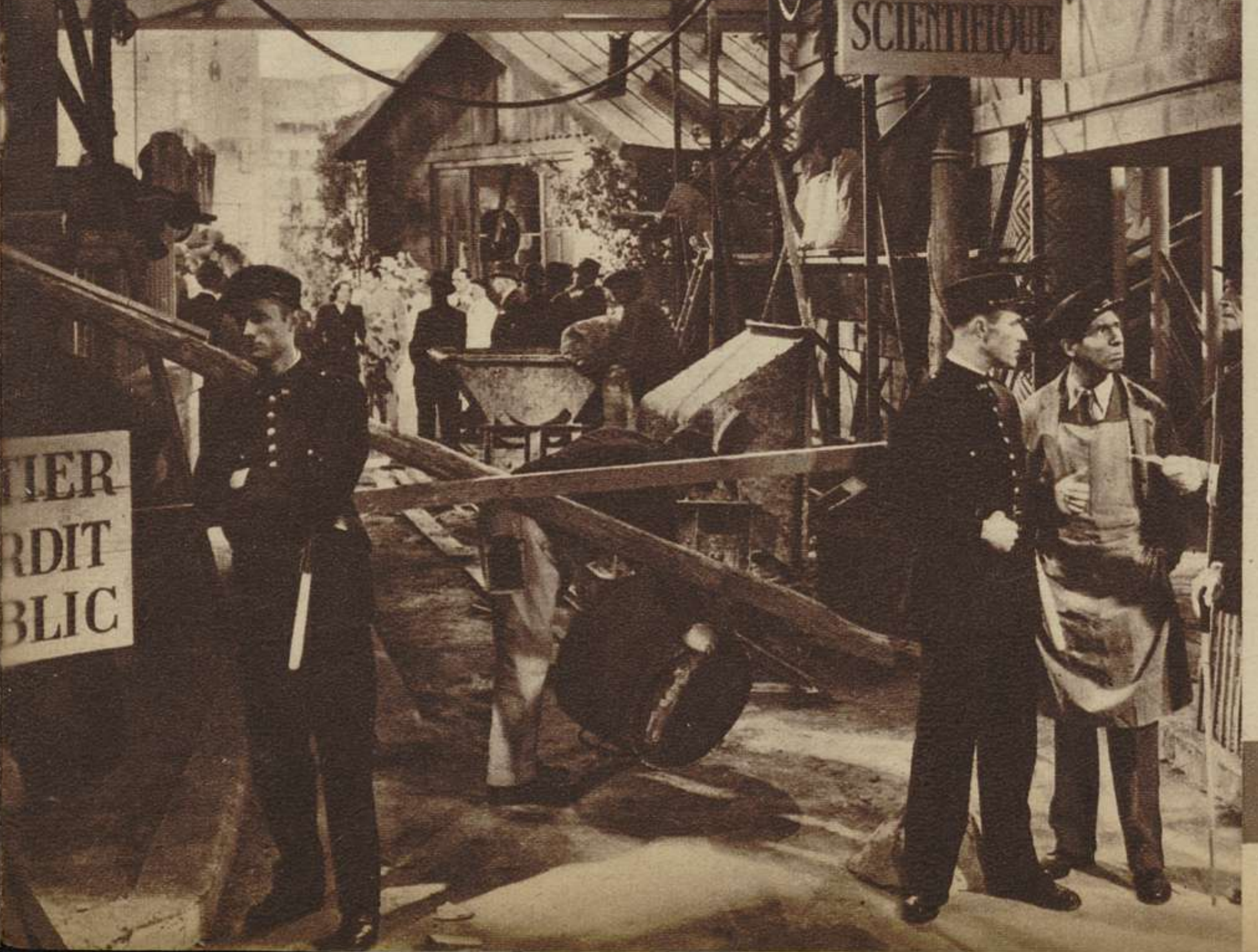
Pourtant, tout le monde est content, on sourit en se regardant, heureux de se connaître et de savoir que pendant trois mois on travaillera ensemble du même cœur, côte à côte, en bons ouvriers du cinéma.

On a tourné près de 400 mètres.

Il n'en reste plus que 30.000...

(A suivre.)

Sommes-nous en 1942 sur la planète Terre ! Oui, les agents nous rassurent... On n'en trouve de semblables qu'...



(Photos Industrie Cinématographique.)

(Voir notre précédent numéro)

Une Vie...

pour le cinéma

Propos recueillis par E. NERIN.

Il n'existe pas, au théâtre, de mauvais rôles. Il y a de grands et de petits rôles. Seuls, les acteurs sont mauvais.

Un de mes plus grands succès de scène fut l'interprétation du personnage de Gustave, dans une pièce de l'auteur français, Octave Mirbeau, intitulée **Les affaires sont les affaires.** Je me souviens que la majorité des critiques d'alors firent une curieuse remarque. Ils n'écrivirent pas que j'avais créé avec précision un type d'homme d'affaires, mais que j'avais synthétisé dans mon personnage toutes les particularités caractérisant la catégorie des spéculateurs véreux. J'avais, presque sans le savoir, fait de la psychologie... Ce premier rôle d'un genre nouveau fut extrêmement important pour mon évolution artistique. Un de mes rôles préférés fut celui du jeune Adam dans la pièce de von Kleist. Quelque vingt ans plus tard, j'ai interprété ce même personnage dans un film de Tobis. Ce fut peut-être un de mes vœux les plus chers qui fut ainsi réalisé.

Chaque rôle, une vie nouvelle.

Lorsque je me demande : « Quelle est la chose qui t'attire plus particulièrement dans un rôle ? », je réponds : « La possibilité qu'il me donne de vivre un personnage différent et d'avoir de nouvelles sensations. »

Je vis ce personnage, je le suis. C'est peut-être pourquoi je suis incapable d'interpréter longtemps et chaque soir un même rôle. C'est aussi la raison qui explique pourquoi je ne parais actuellement que fort rarement au théâtre.

La plupart de mes rôles furent des rôles de dominateurs. J'aime les personnages forts, héroïques, les rares natures et particulièrement les caractères d'acier. Je regrette encore que le cinéma m'ait empêché d'interpréter au théâtre quelques personnages classiques qui m'intéressent d'une façon toute particulière, tels « Horace », « Lear », « Néron », « Wallenstein ».

Ma route était tracée. Je pouvais jouer n'importe quel rôle. J'avais ma place au théâtre. Le public me suivit. Mais, alors que rien ne m'arrêtait sur ce droit chemin, je fis un détour imprévu...

Je découvris le cinéma.

C'est une histoire d'où tout romantisme est exclu. J'avais besoin d'argent et je m'étais dit que, jouer du théâtre devant des lampes, se laisser photographier et, ensuite, passer à la caisse, cela ne devait pas être très difficile. Je pourrais le faire tout aussi bien qu'un autre.

Premier contact avec le film.

Je me présentai au directeur d'une « firme de production ». Il était à la fois metteur en scène, acteur et organisateur. Luxueuse installation. Fauteuils larges et profonds. Beaucoup de bluff. On me fait longuement attendre.

Un coup de sonnette. Un groom annonce !

— Le directeur général vous attend.

Un homme au visage ennuyé est assis devant une table immense et, désabusé, joue avec un crayon rouge. Il ne m'adresse pas la parole. Un signe. Je m'assieds. Un soupir. Puis ;

— Etes-vous sportif ?

— Je crois. Drôle d'organisation artistique où l'on demande à un comédien s'il peut sauter en longueur...

Un regard. Il semble s'intéresser à moi. Puis, avec un geste approbateur :

— Vous avez la silhouette qu'il me faut. Vous êtes engagé. Trois jours de pose. Quinze marks par jour.

C'est une somme que je voudrais bien emporter avec moi...

— Puis-je connaître mon rôle ?

— Votre rôle ?... Mais il n'y a pas de rôle. Vous viendrez après-demain mercredi sur le pont X..., sur la Sprée. Vous sauterez du pont sur un bateau en marche, puis vous vous jetterez à l'eau. Je vous suivrai. Le reste viendra tout seul.

— Je dois sauter à l'eau ? Mais vous êtes fou !

Et, presque effrayé, je sortis en claquant la porte.

(A suivre.)

RESUME

Après avoir voulu être marin, le jeune Emil Jannings réussit à se faire engager par une petite troupe ambulante et commence modestement une carrière dont il rêvait depuis son enfance... Bientôt après il obtient un contrat pour jouer enfin les classiques sur une scène berlinoise...

DONNEZ-MOI ce contrat. Je signe.

— Vous ne jouerez que la saison prochaine. Mais vous trouverez facilement à vous employer entre-temps à Berlin.

Le lendemain, je me présente au Lessing-Théâtre. Je me fais auditionner. Je crois avoir été très bon, mais qu'entendais-je ! Le directeur murmure à mon impresario :

— Que m'amenez-vous là ! Il est impossible !

Je quitte le théâtre sans une parole. Le directeur, apprenant que j'étais engagé au Deutsches-Theater, me fait appeler à nouveau. Inutilement, car je n'y suis jamais retourné !...

III

« LE CINEMA, MONSIEUR, C'EST DE L'ACROBATIE ! »

Première rencontre avec la caméra.

Un autre théâtre berlinois m'offre un rôle intéressant, mais extrêmement difficile. Un personnage fuyant, insaisissable. Une tonalité déplacée, quelques exagérations et c'en est fait de ma carrière à Berlin.

La première représentation eut lieu. Les critiques suivirent. Presque toutes me furent favorables. Je me souviens particulièrement des phrases élogieuses de Paul Schlenter, le célèbre directeur du Burgtheater de Vienne. Je suis heureux. Je sens que ma position s'est consolidée à Berlin. Par contre, mon contrat avec le « Deutsches-Theater » me cause beaucoup d'ennuis.

D'une part, je me refuse à interpréter le personnage de Goetz, dans la pièce de Gœthe, parce que les représentations auront lieu dans un immense amphithéâtre. Il me faut une scène, je ne suis pas fait pour le cirque ! Quant à Héraklès, le metteur en scène désigné est tellement médiocre que je me vois contraint de refuser d'incarner ce rôle. Cependant, tout en n'interprétant que des rôles secondaires, j'ai beaucoup appris à ce théâtre. En effet, chaque création, même celle d'un personnage épisodique, est un véritable petit chef-d'œuvre d'art dramatique.

Emil Jannings dans le rôle de Néron, l'empereur romain. *(Photo Tobis-Films)*

Gortz de Berlichingen, héros de tragédie.

Pierre-Richard Willm en belle compagnie... Des fleurs, des femmes : *Les Jours Heureux*.

Marthe Harell, la belle-de-nuit... des " Nuits de Vienne ".

(Photo U.F.A.-A.C.E.)

les films de la semaine...

CE N'EST PAS MOI

Cela débute très bien. Déjà on se félicite de cette promenade en compagnie d'un auteur à succès. On lui emboîte le pas, prêt à le suivre où il veut. Où nous emmène-t-il ? Nulle part. Hélas ! La verve d'Yves Mirande s'est lassée bien vite.

Il avait pourtant une bonne idée. Une étonnante ressemblance permet à un peintre misérable et à un milliardaire fastueux de changer de personnalité. Agréable perspective. Vous voulez goûter à la vie d'artiste ? Qu'à cela ne tienne. Vous désirez connaître l'existence d'un milliardaire ? Rien n'est plus facile. Et nous voilà partis.

Tout nouveau, tout beau. Le début du film n'est que plaisir, esprit, séduction. Mais, bien vite, après une tentative de peinture à la chaîne inaugurée par le milliardaire devenu rapin et une exposition dont on ne nous dit rien, l'auteur s'esquive sur une pirouette et nous laisse en plan. Dommage !

Ainsi sommes-nous passés à côté d'un film excellent. D'autant plus que le metteur en scène Jacques de Baroncelli semblait en forme. Il n'est cependant pas perdu pour tout le monde puisqu'il a donné à Jean Tissier l'occasion de prouver qu'il est mieux qu'un acteur de silhouette et que ses épaules peuvent porter le poids de tout un film. Nous en étions sûrs.

Victor Boucher a sa scène d'ivresse. Il y excelle. Il a aussi son esprit fin et efficace qui donne quelque relief à un rôle assez effacé. Quelques autres personnages donnent à Marcel Vallée, Ginette Leclerc, Gilberte Géniat, Palau, Guy Sloux, Léon Bélières, Louvigny, Paul Faivre, l'occasion d'être excellents.

NUITS DE VIENNE

La série continue. Après **Histoires Viennoises** et **Folies Nocturnes**, voici **Nuits de Vienne.** Le cadre est toujours le même. Cela se passe, en 1900, à Vienne, et le charme de l'époque heureuse et facile s'ajoute à l'attrait de la ville joyeuse.

Il n'y a que le sujet qui change. C'est généralement une histoire vaudevillesque multipliant les rebondissements et les imbroglios. Celle qu'on nous propose cette fois dans **Nuits de Vienne** est un peu difficile à avaler. Que, parce qu'elle a le visage recouvert d'un loup, un mari prenne sa caméraste pour son épouse, cela ne paraît guère possible. Mais, une fois cela admis, l'histoire se digère volontiers. Ses péripéties ne sont point déplaisantes et savent nous distraire avec la complicité d'artistes viennois que nous connaissons bien et que nous aimons : la belle Marthe Harell, le charmant Paul Hörbiger, l'amusant Théo Lingen, l'impayable Hans Moser, sans oublier, puisqu'ils sont excellents eux aussi, Will Dohm, la jolie Heli Finkenzeller, Théodor Danegger, Erika Von Thellmann, la piquante Fita Benkhoff et l'exquise Luise Stranzinger.

La mise en scène de Geza Von Bolvary a toute la séduction qui convient à une époque, à une ville aussi délicieuses.

Jean Tissier sait comment ouvrir une porte à l'aide d'un cigare...

LES JOURS HEUREUX

Tant que le film reste dans la jeunesse, dans le plaisir des vacances, la blague de collégiens, l'insouciance joyeuse de l'adolescence, il est charmant, frais, amusant, bien rythmé, excellemment dialogué. Et, comme l'adaptation cinématographique respecte adroitement la pièce de M. Claude-André Puget et que M. Jean de Marguenat l'a parée d'une fort jolie mise en scène, ces **Jours Heureux** sont un régal.

Mais lorsque le conflit éclate, lorsqu'on nous montre ces gosses aimant, souffrant, agissant, raisonnant comme des grandes personnes, ce n'est plus ça du tout. C'était déjà le défaut de la pièce. Cela ne l'a pas empêché, toutefois, de connaître, lors de sa création au théâtre Michel, le plus brillant succès. Il est probable que le film n'en sera point privé, lui non plus.

Il nous montre une jeune fille de quinze ans qui n'a pas « des idées comme tout le monde » et qui l'avoue, sans se douter que, si elle le sait et qu'elle en parle, le charme est rompu.

Elle s'explique :

— Par exemple, je me demande ce que deviennent les larmes qu'on ne verse pas et je me dis que, si les arbres savaient qu'ils deviendront des mâts de navire et qu'ils feront de beaux voyages, ils n'auraient pas peur du bûcheron. N'est-ce pas que c'est idiot ?

— Mais non, répond gentiment son partenaire.

— Mais si, pense le public in petto.

D'autre part, l'aviateur inconnu qui a embrassé un peu trop tendrement une des jeunes filles de la maison explique à l'amoureux inquiet :

— J'ai simplement voulu vous flanquer la frousse et vous donner une leçon.

Le baiser était tout de même de trop.

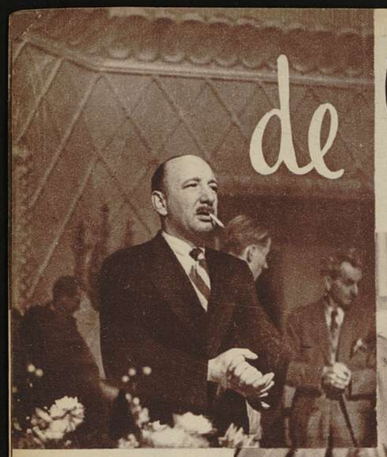
Mais que de grâce, d'esprit, de séduction, dans toute la première partie du film.

Pierre-Richard Willm, qui a de nombreux admirateurs, est la vedette du film, et Jean Clarieux dépense un talent adroit, fort sympathique, dans un rôle de mécano qui n'existait pas au théâtre. Par ailleurs, le film retrouve trois des créateurs de la pièce de M. Claude-André Puget. Ce sont André Bervil, artiste fin, habile, au métier sûr ; Juliette Faber, jeune artiste sensible et pure comme le personnage qu'elle interprète, et François Périer, qui retrouve le rôle qui le lança et qui, sans doute, lui fera faire un nouveau bond. J'imagine qu'on lui écrira bientôt de nombreux rôles de bègue. Deux nouvelles venues, Monique Thiébaut et Janine Vienot, justifient l'espoir qu'elles ont certainement de faire une belle carrière.

Didier DAIX.

(Photo Eclair-Journal.)

de Boléro...



Jean Boyer le metteur en scène de "Boléro" se frotte les mains avec satisfaction ; tout va bien sous les sunlights...

Arletty, grande vedette du film, sera aussi cette fois, contrairement à son habitude, une "grande dame" et non une fille du faubourg...

— Comment va votre *Boléro*, mon cher ?

— Très bien, merci, et le vôtre, mon cher ?

Une nuit que chacun, poursuivi par la hantise de l'œuvre entreprise, rêvait de son *Boléro*. Serger Lifar et Jean Boyer se sont rencontrés en un songe.

— Vous pourrez voir le mien au début de janvier, disait Serge Lifar.

— Le mien sera peut-être fini dès le 20 décembre, mais il faudra attendre encore un peu pour le voir sur un de nos écrans des boulevards ou des Champs-Elysées, répondait Jean Boyer, vexé de voir son concurrent prendre quelques longueurs d'avance à l'arrivée.

Ainsi, tandis que les corps endormis reposaient dans leurs lits, loin l'un de l'autre, silencieux, immobiles, également comblés de confort et de sagesse, les esprits se rencontraient au royaume des fantômes et bavardaient, bavardaient...

— Le *Boléro* que je monte à l'Opéra de Paris, disait le Slave Serge Lifar, évoquera l'âme entière de l'Espagne. Sur les rythmes lancinants en leurs reprises répétées de mon admirable texte musical, je ferai passer dans les figures de mon ballet tout le souffle de la vieille Espagne traditionnelle, revigorée par les courants générateurs de l'Espagne moderne...

Mais Jean Boyer, qui déjà n'écoutait plus, tout à ses préoccupations personnelles, disait, pour sa seule édification :

— De l'esprit et du meilleur, un esprit français qui pétille tout le long de ma bande, voilà ce qu'on trouvera dans le *Boléro* que je leur prépare, moi. La pétulance du vaudeville et de la farce retenue dans les bornes exquises de l'ironie ; un comique qui se moque de lui-même, une émotion qui se retient d'éclater, une petite fleur bleue de sentimentalité qui éclot à la fin pour l'attendrissement délicieux d'une idylle ébauchée. Et un dialogue, mes amis! Signé Michel Duran. Ce n'est pas un dialogue, c'est un feu d'artifice.

— Ce *Boléro*, que la tradition des castagnettes et des mantilles inspira au moderne Ravel, poursuivait Serge Lifar, je vais le décorer d'une mise en scène et d'une chorégraphie où toutes les intentions de l'autre auront été retenues. Je garderai la grande ligne de ces deux thèmes entrelacés : Danse et travail. Sur le fond de chaleur et de plaisir d'une farandole capiteuse, les rythmes précipités et scandés de l'usine traceront le dessin d'un hallucinant quadrille.

Mais Jean Boyer, imperturbable, continuait.

— Le *Boléro* que je mets en scène commence dans un salon où maîtresse de maison et invités se livrent à cette élégante et agréable manifestation que l'on nomme un cocktail, tandis qu'à l'étage supérieur un jeune homme commence une grippe. Arletty, puis Jacques Dumesnil quittent le cocktail pour aller voir André Luguet qui, au-dessus, ronge sa fièvre naissante ; et de cette visite découlent en cascade un flagrant délit d'adultère simulé, une fausse provocation en duel, un suicide manqué, une série de farces et de coq-à-l'âne à vous donner le vertige, une très réelle congestion pulmonaire, et un non moins réel amour qui se lie, comme de juste, entre Arletty et André Luguet à la faveur de cette maladie consciencieusement et tendrement veillée.

— Mais quel diable de rapport tout cela peut-il avoir avec le *Boléro* de Ravel ? éclate tout à coup Serge Lifar, que les discours de Jean Boyer ont fini par réduire au silence et à l'attention.

— Quel *Boléro* de Ravel ? demande Jean Boyer, troublé dans l'ordonnance de ses périodes.

C'est trop fort tout de même ! Monter le *Boléro* de Ravel comme il est logique, naturel et raisonnable de le faire quand on s'appelle Serge Lifar, voir en songe un metteur en scène qui tourne aussi son *Boléro*, et s'entendre demander, toujours en songe : « Quel *Boléro* de Ravel ? »

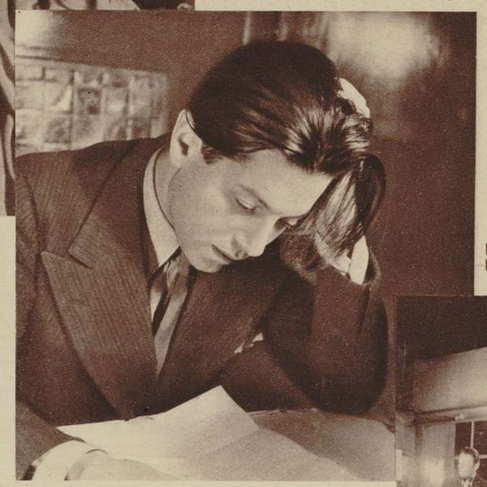
Pour tout arranger, Arletty intervint dans l'affaire, avec l'à-propos d'un chien gambadant dans un jeu de quilles.

— *Boléro*, c'est le nom d'un modèle de la maison de couture où je travaille dans le film.

Et soudain je m'éveillai...

Mais l'histoire de ce rêve ne fut racontée que pour vous apprendre ceci : deux *Boléro* existent actuellement à Paris. L'un, ballet de Serge Lifar, sur la musique de Ravel, débute à l'Opéra. L'autre, film de Jean Boyer, d'après la pièce de Michel Duran, scénario et dialogues du même Michel Duran, avec Arletty, André Luguet, Jacques Dumesnil, Christian Gérard, Denise Grey et Meg Lemonnier, dont on achève les prises de vues rue Francœur, qui sortira prochainement sur l'un de nos écrans parisiens.

FRANÇOISE RAIS.



Entouré de ses collaborateurs, le Maître de Ballet prépare ses éclairages.

Un étudiant se penche sur un problème ardu ? Non, ce jeune homme est Serge Lifar étudiant son prochain ballet : " Boléro ".

...à Boléro

CARTON PATE

LE cinéma est le paradis de l'illusion. D'aucuns prétendent, je le sais bien, que c'est surtout la baraque aux boniments, la foire du trompe-l'œil et le royaume des toiles de fond et du carton-pâte. On ne peut pas leur en vouloir : ils ne savent pas. Ils regardent et ne veulent rien voir.

— Oh ! s'esclaffent-ils — supérieurs ou soi-disant tels — oh ! regarde la belle rue de carton-pâte !

Carton-pâte ! Quand ils ont prononcé ce mot, ils sont persuadés avoir joué brillamment du technicien. Détrompez-vous, jeunes gens, remisez vos observations, votre sens critique et votre orgueil étalé. Vous n'y connaissez rien ! Car le carton-pâte a disparu, depuis fort longtemps, et à peu près totalement, des décors de maisons, de rues, de quartiers ou de villes reconstituées. Voyez ces photos. Instruisez-vous. C'est quelquefois intéressant. Ces images, empruntées au film *Montmartre-sur-Seine*, sont celles d'un quartier entier construit en plein air, après un mois de travail.

De vrais maçons ont peiné et se sont usé un peu plus les mains à monter et assembler ces *vrais murs*, vieilles pierres provenant des chantiers de démolition, vieux pans de muraille transportés là d'un bloc. Mais l'œil de la camera est sanctifié. Il a fallu revêtir, habiller ces façades, comme on maquille l'artiste, dont la lumière creuse et fouille le visage. *Mille mètres carrés* de revêtement en staff, *cinq cents sacs* de plâtre ont été utilisés dans ce but.

Et les rues, donc ! *Deux cents mètres carrés* de bitume pour les trottoirs et des mètres cubes de pavés, de vrais pavés bien constitués en bonne pierre grise et raboteuse, que des paveurs professionnels posent et assemblent, mais attention ! Ces braves paveurs aiment le travail bien fait. Dame, ils connaissent leur métier. Alors, ils alignent les pavés au cordeau, au millimètre, à l'équerre ! Mais c'est une vieille rue qu'il fallait au metteur en scène ! Une rue vieillie, une chaussée mutilée, des pavés inégaux et rébarbatifs, hostiles aux roues de bicyclettes et aux fesses des cyclistes ! Et Robert Dumesnil, architecte décorateur, dut se fâcher pour obtenir des pavés mal fichus et de mauvais genre !

Ainsi naît, en quelques jours, un bourgeon de ville dressant ses maisons dans la cour de je ne sais quel studio.

L'envers du décor est une sorte de mannequin géant et éventré, dont je découvre les entrailles et le squelette. Il y a de tout. Mais pas de carton-pâte !

Demi-tour, je retourne à mon illusion et je vais revoir ma petite terrasse humble et terne avec son escalier de trois sous où demain Edith Piaf ou une autre attendra l'amoureux qui ne viendra pas. Il y aura des sunlights, beaucoup de lumière, beaucoup de gens parlant fort, un camion de son, une camera, des câbles traînant partout. Et tout cela fera plus tard, sur l'écran, une belle histoire qui fera pleurer, une histoire de ville, une histoire de rue.

Et sans carton-pâte !

HENRI CONTET.

Le décor et son envers... Reconnaissez-vous une rue de "Montmartre-sur-Seine", le dernier film de Georges Lacombe ?

CINÉ-MONDIAL
RÉDACTION et ADMINISTRATION
55, Champs-Élysées
PARIS-Ier
Registre Commercial : Seine 244.459 B

CINÉ-JOURNAL

NOTRE RUBRIQUE D'INFORMATIONS CINÉMATOGRAPHIQUES

CINÉ-MONDIAL
ABONNEMENTS :
FRANCE ET COLONIES
Six mois . . . . 100 fr.
Un an . . . . . 195 fr.
Téléphone : BALzac 27-60

Marcel CARNÉ, fabuliste

Marcel Carné, qui vient de rentrer de zone non occupée, a ramené dans ses bagages un scénario de son grand ami Jacques Prévert.

Le film qui va les réunir de nouveau s'inspire des fabliaux du moyen âge et s'intitulera « Le Trouble-Fête ». Le diable, deux ménestrels, un vieux châtelain, une douce jeune fille, un valeureux chevalier, seront les héros de cette poétique mais ironique histoire.

La réalisation commencera en mars et Marcel Carné choisit en ce moment ses interprètes parmi nos meilleurs comédiens. Arletty, Marie Déa, Jules Berry dans le rôle du diable, Fernand Ledoux, Alain Cuny et sans doute Paul Bernard dont ce sera la rentrée à l'écran.

Les dialogues du « Trouble-Fête » sont de Jacques Prévert et Pierre Laroche.

DE LA VALSE AU JAZZ

Robert Bergman et son orchestre symphonique de jazz donneront dimanche 8 février, à 14 h. 15, salle Pleyel, leur Septième concert avec le concours de Michel Warlop et sous le patronage de *Ciné-Mondial*. Les amateurs de valse et de jazz y trouveront plaisir égal car l'un et l'autre y seront interprétés dans leurs harmonies les plus contrastées.

Théâtre des Mathurins

MM. Marcel Herrand et Jean Marchat ont engagé Bernard Blier et Lucien Coedel pour créer deux rôles importants dans *Mademoiselle de Panama*, la nouvelle pièce de Marcel Achard, dont la générale aura lieu dans la première quinzaine de janvier.

Quatre jeunes filles ont débuté

(*Suite de la page 6*)

Simone Arys devait faire ses cours de médecine... Ses parents la destinaient à ce blanc et dur métier qui eut dédaigné son beau visage...

Elle a tourné, elle tourne, elle tournera encore. En attendant les grands rôles qu'elle désire, ceux de Corinne Luchaire, elle pose pour des journaux de mode...

Enfin, Christine Paulle, vedette des « Corrupteurs ».

Elle a été danseuse, elle est devenue actrice, chemin aisé qu'elle suivra longtemps et loin...

Elle voudrait des rôles dynamiques, pleins de charme et d'émotion, où sa sensibilité ferait merveille... Danielle Darrieux est sa grande admiration...

Les voilà toutes les quatre...

Quatre qu'un concours a révélées.

Elles ont débuté... Demain, elles seront peut-être vedettes...

Jean-Fred ROSAY.

Le résultat du Portrait Mystérieux

La réponse au portrait mystérieux paru dans notre avant-dernier numéro était : Renée Saint-Cyr...

En effet, St-Cyr est la plus petite commune de Seine-et-Oise...

Nos lecteurs ayant deviné juste recevront donc sa photo dédicacée. A tous ceux qui nous écrivent parce qu'ils n'ont pas encore reçu la photo de Fernand Gravey, nous répondons encore « Patience ». Le nombre de lecteurs de Ciné-Mondial *aimant Fernand Gravey était si grand que les tirages et les expéditions de photos sont à peine terminés.*

JEUNES FILLES DU MONDE AU CINÉMA

Le temps est bien passé où l'on considérait que la carrière théâtrale menait à la perdition.

Les jeunes filles du meilleur monde sortent maintenant du couvent pour entrer au studio.

Elles prononcent des vœux de photogénie.

Et il n'y a plus de parents terribles.

Au contraire, M. Jean-Louis Vaudoyer, administrateur de la Comédie-Française et M. Gallimard, l'éditeur bien connu, parlent avec attendrissement des débuts de leurs filles au cinéma. Cet attendrissement n'attend que la première projection pour se muer en fierté.

Mlle Vaudoyer tourne dans *Vie Privée* aux côtés de Marie Bell et Mlle Nicole Gallimard dans *La Duchesse de Langeais* avec Edwige Feuillère.

Les filleules n'ont qu'une ambition : égaler un jour leurs marraines.

Bonne chance !

Pluie de vedettes dans le prochain film de Mirande !

Par suite de la fermeture momentanée des studios, la réalisation de « La femme que j'ai le plus aimée » a dû être retardée de quinze jours. Aussi le premier tour de manivelle de ce film dont Yves Mirande a écrit le scénario et les dialogues et que Robert Vernay mettra en scène, a-t-il été remis au 26 janvier.

La distribution définitive comprend les noms de : Arletty, Mireille Balin, Lucien Baroux, René Lefèvre, André Luguet, Raymond Rouleau, Jean Tissier, Michèle Alfa, Aimos, Simone Berriau, Bergeron, Bernard Blier, Renée Devillers, Charles Granval, Pierre Magnier, Raymond Segard et Marcel Vallée.

GARE AU GAG !

Le gag, cette hantise des metteurs en scène !

Un groupe de jeunes gens a pris ceux-ci en pitié. Ils fondent une association de gaguiers qui se chargera de trouver et de vendre des idées de gags au metteur en scène.

Il y eut les chercheurs d'or. Voici les chercheurs de gags, métier peut-être lucratif, mais aussi épuisant.

Pauvres cervelles mises à la torture !

Souhaitons aux gaguiers de ne pas devenir : Gag-Gag...

On dit que...

Christiane Néré fait ses débuts à l'écran dans *La Nuit fantastique* et au cours de ce même film, nous reverrons une vieille gloire du muet, Marcel Levesque. Le grand acteur comique y interprétera le rôle du directeur d'un asile d'aliénés.

⁂

L'Avenue redevient un cinéma et rouvrira ses portes avec le film de Jean de Limur : *L'Age d'Or*.

⁂

Léon Poirier tourne actuellement en Avignon des extérieurs pour *La Grande Espérance* dont il ne commencera la mise en scène qu'au printemps.

⁂

La société « Essor Cinématographique » va produire *Babylonia*, un film policier réalisé par Jacques Becker.

⁂

Jean Chevrier vient de signer son engagement à la Comédie-Française. Il fera ses débuts le 29 janvier dans *Bérénice*, rôle de Titus.

⁂

Jean Delannoy dirigera les prises de vues de *L'Assassin a peur la nuit*, d'après le roman de Pierre Véry. C'est Louise Carletti qui sera la vedette féminine.

Dans une salle de rédaction

Georges Lacombe

médite un film sur le journalisme

Le prochain film de Georges Lacombe s'appellera *Le journal tombe à cinq heures*. Le titre parle de lui-même ; la caméra se promènera dans les milieux journalistiques ; le scénario est d'ailleurs d'O.-P. Gilbert, dont la réputation de reporter n'est plus à faire.

Mais avant de commencer, Georges Lacombe a voulu se pénétrer de l'atmosphère d'une salle de rédaction parisienne. Il choisit pour cela notre excellent confrère *Aujourd'hui*.

Il passa plusieurs heures, modeste et silencieux, à regarder travailler et s'affairer les rédacteurs, s'entretint avec eux.

Amènera-t-il un jour Pierre Renoir, qui jouera le directeur, Pierre Fresnay et Marie Déa qui seront les deux reporters ?

On pourra être certain, en tout cas, que le prochain film du réalisateur du *Dernier des six* sera pris sur le vif.

NOTRE COURRIER

En raison de l'abondance du courrier, il ne sera plus répondu que contre la somme de deux francs en timbres-poste.

DANIELLE LECLERC, VERSAILLES. — Non, votre homonyme Danielle n'habite pas à l'adresse que vous indiquez. Votre deuxième adresse est également périmée ainsi que la quatrième. La troisième est exacte. Ecrivez plutôt que d'aller trouver à domicile vos artistes préférés. Croyez-moi ! que diriez-vous le jour où vous êtes pressée ou préoccupée, si quelqu'un vous arrêtait dans la rue pour vous demander un autographe ? Les acteurs sont des êtres comme les autres et aiment bien avoir leur vie privée. Vous m'envoyez votre photo en me disant que vous voulez être figurante. Vous avez une gentille petite figure sage de fillette, n'avez-vous pas 13 ans. Alors, il faudra attendre d'être plus âgée pour affronter les sunlights. Lisez la réponse précédente « Allo, Janine » et vous saurez ce que j'en pense.

P.G., ADMIRATEUR DE BLANCHETTE BRUNOY. — *Je suis un fol admirateur de Blanchette Brunoy.* — pas si fol que ça. — Blanchette Brunoy a été la vedette de *Claudine à l'Ecole, Quartier Latin, L'empreinte du Dieu, Mamouret, et Papa*, qui va sortir prochainement. Elle a deux ans de moins que l'âge que vous indiquez. Pour les renseignements que vous me demandez, vous aurez le plaisir de lire incessamment une interview de cette artiste. Nous tenons à votre disposition les photos que vous désirez.

OLGA BERNARD, ST-CYR. — Votre désir est particulièrement touchant et s'accorde parfaitement avec celui que vous avez de faire du cinéma. Malheureusement, une récente décision de notre conseil de rédaction nous interdit de faire communiquer les lecteurs ou lectrices entre eux ; croyez que j'en suis navré pour vous, mais quand on a 17 ans il n'est pas bien difficile de trouver dans le voisinage une amie possédant le même amour que vous pour le septième art. Votre photo a bien été communiquée au jury du concours des Sept jeunes filles, mais hélas ! elle n'a pas été retenue. Comme l'on dit dans les compétitions sportives, vous essaierez de faire mieux la prochaine fois. Pour faire du cinéma — de la figuration bien entendu, car devenir vedette est une autre affaire — il vous suffira de vous présenter à l'Agence Paritaire du Spectacle, 12, boulevard de la Madeleine, Paris.

UNE JEUNE FILLE DESOLEE. — *Ne le soyez pas de trop, cela pourrait abîmer votre joli petit visage et ce serait certainement grand dommage.* Il n'y a pas actuellement d'organisme qui vous permette d'être ouvreuse de cinéma. C'est une place excessivement recherchée et pour laquelle il y a beaucoup trop de candidates. Je comprends très bien le sentiment filial qui vous anime, toutefois vous êtes un peu jeune pour ce métier-là. Un peu de patience et votre rêve se réalisera peut-être. Jean Galland tourne actuellement dans *Vie Privée* et croyez bien qu'il ne confie pas ses projets à tout le monde, même à nous. Dès que nous les connaîtrons, nous vous le ferons savoir. Nous transmettrons toujours toutes les lettres aux artistes.

UNE BEARNAISE FOLLEMENT AMOUREUSE DU SYMPATHIQUE PIERRE MINGAND. — Quelle petite passionnée vous faites ! Et cela vous rend bien indiscrète, l'amour ! Enfin, nous ailons tout de même essayer de vous répondre. Autant que je m'en souvienne, ses yeux sont marron vert. En effet, ses tempes sont grisonnantes et cela lui va très bien. Il a dix ans de plus que l'âge que vous indiquez. Il ne m'a pas confié ses projets matrimoniaux et je ne sais pas non plus si, en se mariant, il deviendrait bigame. Il tournera certainement très bientôt des films mais ceci fait encore partie du secret professionnel. Je vais vous dire qu'il vient de passer dans un sketch de lui à l'Alhambra et qu'il y a été fort applaudi. Dans la vie, c'est un garçon charmant qui mérite toute votre sympathie.

UNE ADMIRATRICE D'YVETTE LEBON. — Je ne trouve pas votre question concernant Serge Lifar si drôle que ça mais je vous réponds : non, et il y a toutes chances, pour que cela ne lui arrive jamais. *Le Moussaillon* sera projeté incessamment sur nos écrans, mais la date n'est pas encore fixée. L'adresse que vous indiquez pour Yvette Lebon est absolument exacte et vous êtes trop modeste quand vous nous dites que vous avez fini de nous ennuyer car une petite carte aussi bien ordonnée ne saurait jamais être un ennui pour nous, mais un plaisir.

TOUJOURS SWING. — *Ça doit être bien fatigant d'être toujours dans cet état-là; enfin, il paraît que c'est une épidémie.* Mon cher zazou et ami, je trouve que vous avez très bon goût dans le choix de vos vedettes préférées. Pour recevoir leurs photos dédicacées, vous n'avez qu'à nous envoyer dix francs par photo. En général, toutes les vedettes répondent, vous pouvez donc leur écrire. Il ne faut jamais demander l'âge de ses idoles, c'est une grave imprudence. Viviane Romance a mettons 30 ans et n'en parlons pas. Oui, Danielle Darrieux jouait dans *Volga en flammes* et Raymond Rouleau était son partenaire. Je ne vous trouve pas trop curieux : on ne l'est jamais assez quand on s'intéresse à quelque chose.

CLAUDE SUNLIGHT.

MARIAGES toutes situat. (27e année). **Mme Carlis**, 14, r. Henner, Paris (9e). Ouv. t. l. j. et dim. de 2 à 7 h.

LES YEUX DE PARIS

Où irez-vous ce soir ?

BALZAC (136, Champs-Elysées, Ely. 52-70). 14,15-22,45. **Ici l'on pêche**, avec Jean Tranchant.
BIARRITZ (79, Champs-Elysées, Ely. 42-33). P. 14-23. **Remorques**, avec Jean Gabin, Michelle Morgan.
CESAR (63, Champs-Elysées, Ely. 38-91). P. 14-23. **Péchés de Jeunesse**, avec Harry Baur.
COLISEE (38, Champs-Elysées, Ely. 29-46). P. 14-23. **Histoire de rire**, avec Fernand Gravey.
ERMITAGE (72, Champs-Elysées, Ely. 15-71). P. 14,15-22,45. **Le Briseur de Chaînes**, avec Pierre Fresnay.
LE FRANÇAIS (30, boulevard des Italiens). P. 14-23. **Remorques**, avec Jean Gabin, Michelle Morgan.
LE HELDER (34, boulevard des Italiens, Pro. 11-24). P. 14,30-23. **Chèque au porteur**, avec Lucien Baroux.
LORD BYRON (122, Champs-Elysées, Bal. 04-22). P. 14,15-22. **Ce n'est pas moi**, avec Jean Tissier et V. Boucher.
MADELEINE (14, boulevard de la Madeleine, Opé. 56-03). P. 12-23. **Le Pavillon brûle**, avec Marcel Herrand.
MARIVAUX (15, boulevard des Italiens, Ric. 93-90). P. 14-23. **Les Musiciens sranis**, avec G. Grundgeus.
MAX LINDER (24, Bd Poissonnière). PRO 40-04. Perm. 14 h.-23 h. **Ma fille est millionnaire**, avec Hans Moser.
MOULIN-ROUGE (place Blanche, Mon. 63-26). P. 14-23. **Folies nocturnes**, avec Lizzy Waldmüller ; sur scène A. Préjean.
NORMANDIE (116, Champs-Elysées, Ely. 41-18). P. 14-23. **Mam'zelle Bonaparte**, avec Edwige Feuillère, A. H.
OLYMPIA (28, boulevard des Capucines, Opé. 47-20). P. 14-23. **Nuits de Vienne**, avec Marthe Harrel ; sur scène : Spadolini.
PARAMOUNT (2, boulevard des Capucines, Opé. 34-20). P. 15-23. **Les heures heureuses**, et prochainement **Fièvres**, avec Tino Rossi.

Le Gérant : ROBERT MUZARD ○ ○ ○ Imp. CURIAL-ARCHEREAU, 11 à 15, rue Curial, Paris. — 1-42. ○ ○ ○ Éditions Le Pont, 65, Avenue des Champs-Élysées, Paris. ○ ○ ○ R. C. Seine 244.459 B.

TOUS LES VENDREDIS

ciné-mondial

4 F.

Nº 23. — 16 JANVIER 1942.

EDWIGE FEUILLÈRE est la ravissante interprète de *" Mam'zelle Bonaparte "*. En exclusivité au Normandie.

Photo Tobis-Continental-Films.